

LA REVUE RÉFORMÉE

SOLI DEO GLORIA

LE DIEU CRÉATEUR ET NOTRE FOI

Journées d'Etude : mars 1976

Olivier PRUNET,	
Création et foi	1
Création et amour	4
Pierre MARCEL,	
Le Dieu Créateur et la souffrance du chrétien	6
Jean BRUN,	
Mythes modernes et création	22
Paul WELLS,	
Dieu Créateur et politique	30
Jean BOULET,	
Bibliographie italienne	45

LA REVUE RÉFORMÉE

REVUE THEOLOGIQUE ET PRATIQUE

à l'usage des fidèles, des conseillers presbytéraux et des pasteurs
publiée par la
SOCIETE CALVINISTE DE FRANCE

*avec le concours des Professeurs de la Faculté libre
de Théologie réformée d'Aix-en-Provence*

COMITE DE REDACTION

JEAN CADIER — Pierre COURTHIAL — Peter JONES
Pierre MARCEL — Richard STAUFFER — Paul WELLS
Avec la collaboration de Klaus BOCKMÜHL, Jean BOULET,
J.G.H. HOFFMANN, A.-G. MARTIN, Pierre PETIT, etc...

Directeur : Pierre MARCEL, D. Th.
Rédaction et commandes : 10, rue de Villars
F. 78100 - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (France)

ABONNEMENTS, ENVOIS DE FONDS ET DONS

se référer page 3 de la couverture

**Franso de port et 15 % de réduction sur toute commande de numéros spéciaux
de « La Revue Réformée ». — Voir pages 3 et 4 de la couverture**

Prix de ce numéro : 10,00 F

— Les abonnements partent toujours du premier numéro de chaque tome (année ordinaire).

— Tout abonnement qui n'est pas résilié au 31 décembre (par lettre adressée à l'Administration de la Revue) est considéré comme valable pour l'année suivante.

— Les abonnements doivent être réglés dans les trois premiers mois de l'année. Les frais de rappel (F. 1,50) sont à la charge des abonnés.



Création et Foi *

par Olivier PRUNET

« Pour nous, nous ne sommes pas de ceux qui se retirent pour leur perte, mais de ceux qui gardent la foi pour sauver leur âme.

« Or la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas. C'est grâce à elle que les anciens ont obtenu que leur fût rendu un témoignage favorable.

« C'est par la foi que nous savons que le monde a été formé par la parole de Dieu ; en sorte que les choses qui se voient ne proviennent pas de choses visibles ». (Hébreux 10 : 39 à 11 : 3)

Ces versets nous introduisent dans la compagnie de « la grande nuée des témoins » — et n'est-ce pas notre désir le plus cher et notre plus sainte ambition que d'en faire partie ? L'unique raison pour laquelle ils sont agréables à Dieu, l'unique moteur de leurs actes courageux et mémorables, c'est la foi. Tout ce chapitre 11 déroule l'épopée de la foi, en des hommes et des femmes saisis par l'appel de Dieu, lancés dans des aventures paradoxales, affrontant l'adversité, l'échec, la souffrance sans dévier de leurs buts, car Dieu mettait diversement mais constamment devant eux, comme objectifs à atteindre, des réalités invisibles plus réelles que des réalités visibles, et des réalités futures plus réelles que les réalités présentes. La patrie vers laquelle marchait Abraham n'avait d'existence que dans la promesse de Dieu ; Moïse rejeta la gloire déjà tout acquise et publiquement reconnue d'être considéré comme de la race et de la dynastie de Pharaon et préféra l'opprobre de Christ, selon l'étonnant raccourci de notre texte. Tous ont défié les choses en apparence les plus solides et les mieux assurées, celles que l'on voit, parce que tous ont tablé

* Nous sommes heureux de publier deux des « méditations » que le pasteur Olivier PRUNET, aumônier de nos Journées d'étude, a prononcées en liaison avec notre thème général : *Le Dieu créateur et notre Foi*.

sur la parole de Dieu qui est encore plus solide et plus assurée : elle crée et donne ce qu'elle promet ; elle réduit à néant celles qui existent et qu'il veut ramener au néant.

On comprend mieux alors le verset liminaire qui nous concerne et selon lequel le premier dénominateur commun des vrais croyants est d'affirmer *la foi en la toute puissance du Dieu créateur*. Nous n'avons pas le temps de faire ici l'exégèse de ce passage un peu difficile. Mais rappelons deux remarques qui sont ou devraient être connues de tous et qui concernent l'interprétation subjective ou l'interprétation objective de ces lignes.

La première remarque touche à la traduction des mots grecs « *hypostasis* » et « *elenchos* » : la foi est « l'*hypostase* » des choses qu'on espère... Ce n'est pas le sens subjectif que nous retenons, la foi donne l'existence *en nous* aux biens spirituels espérés...) mais avec GRÉGOIRE DE NYSSE, CALVIN et les meilleurs auteurs le sens objectif : la foi procure la *garantie*, elle constitue le *titre de possession* des choses espérées... Cette interprétation insiste sur l'*évidence* que donne la foi, *moyen de connaissance* certaine et vision de l'invisible.

La seconde remarque a pour but de préciser de qui est *d'abord* la foi désignée ici. La structure du chapitre entier énonce le nom d'une personne à qui se rapporte tel ou tel acte de foi. Or qui peut-il y avoir avant Noé, Hénoch, Abel dont les noms suivent immédiatement ? A n'en pas douter, l'auteur désigne *la foi de l'écrivain biblique lui-même* qui a rédigé les récits de la création. « Il n'est pas question ici (d'abord) de notre foi, dit le commentaire de S. JAVET (p. 160), mais de celle qui se dégage du texte même de la Genèse. Le récit biblique de la création est un témoignage de foi rendu au Dieu créateur. C'est parce que ce témoignage est rendu et c'est par le moyen de cette foi que nous pouvons connaître, nous chrétiens, que Dieu est le créateur et connaître que le visible est sorti de l'invisible ».

S'il n'y a d'Eglise et d'histoire sainte depuis les origines que dans la foi, la première démarche de celle-ci est de reconnaître, de discerner et de proclamer que « le monde a été fait par la parole de Dieu ». A cause de la parole créatrice la certitude du chrétien ne repose pas sur l'homme mais sur Dieu. Sa foi au Dieu créateur est la première victoire qui entraîne toutes les autres : elle implique en fin de compte sa foi en un Royaume de Dieu que Dieu créera et établira parce qu'il a promis de le faire.

Mais la création ne se limite pas seulement à l'événement initial, comme si le monde se suffisait ensuite à lui-même. Avec toute l'Ecriture, comme la Réforme l'a comprise, nous croyons que la puissance de Dieu s'exerce continuellement dans le monde, qu'il le maintient en son ordre et substance, qu'il le régit par son gouvernement auquel aucune créature n'échappe, qu'il le conduit par sa Providence et mène les destinées du monde selon son plai-

sir, qui n'est pas un caprice, mais un bon, un très bon plaisir. « Car il est certain, dit CALVIN dans son Commentaire de la Genèse, que Dieu est assidu à l'œuvre, en tant qu'il soutient le monde par sa vertu, le gouverne par sa Providence, entretient les créatures et les multiplie. Ce que dit Christ est donc bien vrai que son Père et lui besognent dès le commencement (Jn. 5 : 17). Car si Dieu retirait un tant soit peu sa main, tout périrait et s'en irait à néant, comme il est écrit au Ps. 104 : 29. D'avantage, on ne peut bien reconnaître Dieu créateur d'un ciel et de la terre qu'en lui attribuant un perpétuel entretien et renfort qu'il donne à toute créature ».

Que ces considérations, qui sont fondamentales, restent à l'arrière plan des exposés qui nous seront faits. Le développement des connaissances scientifiques et techniques, depuis l'époque où la Bible a été rédigée et depuis la Réforme, est à la fois prodigieusement vaste et ne change rien à ces certitudes de la foi. Il a pu y avoir des révolutions coperniciennes dans le savoir, les découvertes d'un monde composé d'ondes et de particules ou de charges électriques, la génétique peut nous montrer les propriétés et l'importance de l'acide désoxyribonucléique, le ciel se peupler de milliers de nébuleuses comme notre Voie Lactée, de même qu'il peut se produire tous les avatars physiques ou chimiques de l'énergie, tout l'infini du détail ainsi appréhendé ne change pas la vision globale qui s'attache à un Dieu transcendant.

Parce qu'il est le Créateur, Dieu ne se confond pas avec la création. Il est le Premier et Dernier et en dehors de lui il n'y a point de Dieu. Il nous préserve de toute idole et particulièrement de l'idole qui menace le Protestantisme d'aujourd'hui ; l'idole de la Réalité vue à travers la Culture, l'idole d'un certain réalisme qu'on nous jette à la figure, qu'on oppose à la Parole de Dieu et qu'on nous présente comme une nouveauté, alors qu'elle est la plus vieille des vieilleries. Dieu n'est pas à la traîne du monde — comme si celui-ci était la réalité première — et comme risquant d'en oublier ou d'en négliger un secteur pendant qu'il s'occuperait d'un autre. Au contraire il précède toute chose et rien ne subsiste qu'en lui. Il est aussi le dernier et ferme l'arrière-garde dans le plus lointain futur, ramenant toute chose à lui-même et à sa gloire. La foi nous ouvre, si je puis dire, à la *consistance* de Dieu, sans laquelle c'est le monde qui à son tour n'aurait aucune consistance. Et cette connaissance nous vient de Dieu, parce que c'est à notre foi qu'il adresse sa parole. « Seigneur, augmentez-nous la foi ! ».

Création et amour

Comment parler de la création sans parler aussi de l'amour de Dieu pour sa créature ? Comment n'y aurait-il pas déjà ici une première révélation de ce qui sera par excellence la révélation de la croix, c'est-à-dire la révélation de l'amour ? Nous faisons trop facilement de la Providence une notion froide ou désuète, un terme technique, le nom commercial pour une compagnie d'assurances... Mais déjà l'Ancien Testament, tout comme le Nouveau, est rempli des frémissements de la tendresse divine. « Celui qui m'a vu, dit Jésus, a vu le Père. « Or nous voyons Jésus aimer les lys des champs, le jeune homme riche, Marthe, Marie et Lazare. « Comme une mère console son enfant », il console parce qu'il chérit. Il aime la beauté de ce qu'il a voulu beau, la bonté de ce qu'il a voulu bon, l'utilité de ce qu'il a voulu utile. Et cet amour culmine dans le regard posé sur l'homme en qui se reflète son image. « Dieu a tellement aimé le monde... », même le monde déchu, même le monde ennemi, le monde qui allait tuer son Christ — à plus forte raison la créature comme il la voyait, indépendamment de l'idée et de la réalité de la chute et de la corruption. Belle et sainte créature, personne ne t'aimera jamais comme Celui qui t'a créée... »

La doctrine chrétienne sépare bien les deux temps d'une création marquée par l'inventivité d'êtres et de formes nouvelles, d'un côté — et de l'autre d'une création achevée, appelant sa multiplication selon les types établis, son entretien, sa venue au monde selon ses innombrables individualités. On ne redira jamais trop l'importance que revêt dans le Calvinisme l'idée de la création *continuée* et de l'amour constant qu'elle implique. A propos du repos du 7^e jour, CALVIN déclare : « La solution est notoire, que Dieu a cessé toute œuvre parce qu'il n'a plus créé d'espèces nouvelles. Mais afin que le sens soit plus clair, il faut entendre que Dieu y a mis la dernière main, parce que rien ne pouvait être désiré (comme manquant) à la perfection du monde. En somme, ceci est seulement pour exprimer la perfection de cette construction du monde. D'où on ne peut pas recueillir que Dieu a cessé, de telle sorte qu'il se soit éloigné de ses œuvres, qui n'ont vigueur et subsistance qu'en lui ».

L'amour qui se manifeste dans l'œuvre de la rédemption se fait comprendre à nous comme ayant été déjà actif dans l'œuvre de la création. Et si nous ne le savions pas, c'est parce que nous ne savions pas et ne croyions pas que Dieu est amour. Nous l'avions peut-être supposé à notre image d'hommes pécheurs, intéressés, dominateurs, indifférents au sort des créatures, prenant son plaisir aux avantages qu'elles pourraient lui procurer... Mais quelles folies que tout cela ? « Dieu se nourrit-il de la chair

des bœufs ? » A-t-il besoin pour être heureux de voir évoluer les animaux qui nagent qui courent ou qui volent ? A-t-il besoin d'aller au cinéma des « Animaux du monde » écouter Jean RICHARD, ou le regretté François de LA GRANGE, ou voir « La Fête Sauvage » de Frédéric ROSSIF ? Ou nous avons peut-être échafaudé une théologie naturelle en inférant de l'état actuel du monde que Dieu est un Dieu en devenir et en progrès, plus ou moins responsable du mal qui se manifeste dans le monde ou incapable d'y porter remède ? De même que nous avons douté de la toute-puissance de Dieu nous avons douté de son tout-amour, oubliant que c'est à cause du péché et à cause de nous-mêmes que le monde a été soumis à la vanité. Il s'en faut de peu que nous ne soyons marcionites lorsque nous estimons, avec les incrédules de ce siècle, que le Dieu créateur aurait dû faire mieux et que, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il en était incapable ? De tout cela nous avons à nous repentir, afin que le visage de Dieu ne soit pas davantage terni par nos doutes et offensé par nos accusations.

Mais l'Ecriture nous ramène dans le droit chemin ; elle nous rappelle que la vanité d'aujourd'hui n'est pas l'état originel du monde ni son état définitif. Elle nous montre bien dans le Dieu de l'Ancien Testament le Père de Jésus-Christ, le Dieu « de toute grâce excellente et de tout don parfait ». La création, tout abîmée et plongée qu'elle soit dans le désordre porte la marque visible à l'œil nu des perfections invisibles de Dieu que nous venons de nommer : une puissance infinie, un amour infini, une sagesse infinie. Qui apprendra mieux à l'homme que ne le fait le Christianisme, à aimer la créature ? Personne, certainement ! Mais à condition de bien s'en tenir à son message biblique qui nous tiendra aussi éloignés des idolâtries ruineuses que d'un mépris injustifié. Alors nous trouvons dans l'Ecriture les indications, les ordres, les vocations qui dessinent dans la liberté et la fidélité à la fois, c'est-à-dire dans la vie, toutes les grandes lignes du devenir humain dans la noblesse, la responsabilité, la vraie grandeur. Comme toute chose mais bien plus encore, Dieu aime l'homme qui reçoit le statut du mariage alors qu'aux animaux il n'est réservé que l'accouplement ou guère davantage ; l'homme qui reçoit l'administration du monde, alors que l'animal est tout au plus chargé de son artisanat instinctif et personnel ; l'homme qui a la mission de penser, d'aimer, de sympathiser, de créer (en un certain sens qui n'est pas à confondre avec le sens absolu du créer divin), de se sacrifier parfois pour la promotion ou la délivrance de l'autre, et de relléter dans ses prunelles des lueurs d'infini ; l'homme, seul susceptible d'adoration, de bâtir des autels et de présenter le sacrifice des lèvres, la prière, cet intime langage entre lui et Dieu.

Le Créateur établit entre tous les étages de sa création un réseau d'amour qui est comme une force de gravitation spirituelle. Qu'il veuille bien nous enserrer nous-mêmes dans ce réseau, dans un monde fraternel et réconcilié, en Jésus-Christ.

Le Dieu créateur et la souffrance du Chrétien¹

par Pierre MARCEL

« O Dieu... nous t'adorons comme l'auteur et le souverain Maître de l'Univers. Tu es le premier et le dernier. Les cieux ont été faits par ta Parole et toute l'Armée des Cieux par le souffle de ta bouche. Ta main a fondé la Terre et l'a enrichie de mille biens. C'est ta providence qui gouverne toutes choses (...).

« Seigneur, dont la Bonté se déploie envers toutes tes Créatures, nous te rendons grâces pour tous les biens temporels et spirituels dont nous jouissons. C'est Toi qui nous as donné la vie ; qui nous soutiens dans nos faiblesses ; et qui pourvois libéralement à nos besoins.

« Si nous parlons à la Terre, elle nous instruit. Si nous interrogeons les animaux, et même les plantes, toutes ces choses nous disent que c'est ta main qui les a formées. Nous portons nous-mêmes, et dans notre corps, et dans notre âme, mille marques de ta puissance et de ta sagesse (...) ».

« Dieu de consolation, Père de miséricorde, console tous les affligés. Prends soin de ceux qui ont tout quitté pour ton Evangelie. Sois le Protecteur des opprimés, le Soutien des veuves et des orphelins, le Trésor des pauvres, la Retraite des étrangers, l'Asile des persécutés, le Guide des voyageurs, la Lumière des aveugles, et le Médecin des malades... Donne-leur toute la patience dont ils ont besoin, pour supporter les maux que tu leur envoies, avec une entière résignation à ta volonté... et fais-leur la grâce de profiter de tes châtiments (...).

« Souverain Seigneur, à qui nous devons tout, et qui as toute sorte de droits sur nous : Voici, nous nous consacrons entièrement à Toi ; nous te présentons nos corps et nos esprits, tout ce qui est en nous et tout ce qui dépend de nous, pour être employé à Ton service... »².

¹ Conférence prononcée en mars 1976, lors des « Journées » de réflexion organisées par La Société calviniste, le Groupe E.P.E.E. et la Faculté de Théologie réformée.

² Liturgie de Genève, 1754. Prières pour le lundi, le mercredi et le samedi, et pour le vendredi soir.

De telles prières — celles-ci sont extraites de la *Liturgie de Genève* de 1754 — ont été retirées de nos Liturgies officielles. Elles scandaliseraient bien des gens si nous les prononcions telles quelles aujourd’hui et, dans la perspective de nos soi-disant mentalités contemporaines, certains les considéraient comme des véritables « provocations » !

Pourtant, c'est exactement dans leur affirmation première du Dieu *Créateur et Père*, qui gouverne toutes choses par sa providence, que se trouvent les éléments qui nous permettent de répondre aux « Pourquoi ? » de la souffrance. Aucune réponse valable ne peut y être apportée hors de la foi au Dieu *Créateur et Père*. Méconnaître la réalité de Dieu, c'est aussi méconnaître la réalité de l'homme, les motifs véritable de toute souffrance, et s'interdire par là-même toute réponse vraie.

La providence de Dieu s'exerce par l'intermédiaire des lois de la nature où Dieu a tout réglé suivant la mesure, le nombre et le poids³, auxquelles nous sommes également soumis dans notre existence corporelle ; et tout particulièrement pour l'homme par des directives, des préceptes, des lois, des ordonnances sous-tendant l'idée d'ordre, d'harmonie, d'équilibre et de beauté, idée qui disparaît si malheureusement dans le terme de « commandement », traduction trop fréquente.

Le Dieu Créateur et Provident est un Père, c'est la première « idée », la première « réalité » à laquelle nous avons à nous accrocher. En effet, nous sommes enclins à penser que les « commandements » de Dieu nous sont donnés pour brider notre liberté, limiter notre champ d'action, enfermer notre vie dans un réseau serré d'interdictions. « *Commandements de Dieu*, s'écrie André GIDE, vous avez rendu malade mon âme, vous avez entouré de murs les seules eaux où je puisse me désaltérer ! »

Pourtant, nous devons nous souvenir que Dieu ne fait aucun usage de son droit de création en dehors de sa *paternité*. Quand il ordonne, il est, certes, Créateur, Seigneur et Maître, mais il est aussi *Père et Sauveur*. Si l'autorité de la Loi doit être rapportée

³ *Tu as tout réglé suivant la mesure, le nombre et le poids,
La puissance souveraine est toujours à ta disposition,
Et qui résisterait à la force de ton bras ?
Le monde entier est devant toi comme le plus petit poids capable de faire pencher une balance,
Ou comme la goutte de rosée, qui, le matin, tombe à terre ;
Mais tu as pitié de tous, parce que tu peux tout,
Et tu fermes les yeux sur les péchés des hommes, pour leur permettre de se repentir,
Car tu aimes tout ce qui est, et tu ne hais rien de ce que tu as fait ;
Si tu avais hâï quelque chose, tu ne l'aurais pas créé,
Qu'est-ce qui pourrait subsister si tu ne le voulais,
Ou se conserver si tu ne le nommias ?
Mais tu épargnes toutes choses, parce qu'elles t'appartiennent, Maître qui aimes la vie.*

au droit souverain de Dieu, le Créateur, le Seigneur et le Maître, le *contenu* et la nature de ses ordonnances se rapportent exclusivement au fait qu'il veut être notre Père et notre Sauveur, notre *Libérateur* (Cf. Malachie 1 : 6). Voilà pourquoi, avant de donner le moindre précepte, il fait mention de sa grâce : « Je suis le Seigneur, ton Dieu... qui t'ai fait sortir de la maison de servitude... »⁴. Dieu a créé le monde par sa toute puissance et nous a faits à son image, *parce qu'il a voulu être notre Père*. Notre vie doit devenir à l'image de la sienne et s'épanouir dans l'ordre, la joie, et l'amour, *car telle est la liberté*.

Pour être vivante et rester vivante, pour marcher vers la Vie — et non vers la destruction ou la dissolution — toute créature est initialement réglée, *modérée* (au sens calviniste de ce terme) par des lois spécifiques et précises *qui sont les lois de sa vie*. Il en est ainsi de l'homme. Dieu veut que nous vivions, que nous ayons plaisir à vivre, *que nous aimions la vie*⁵. C'est pourquoi il donne des directives, des préceptes et des ordonnances qui, sans aucune exception, sont *des commandements de vie*. « *Prenez à cœur tous les préceptes que je vous donne (...) et que je vous adjure de prescrire à vos enfants, afin qu'ils aient soin de mettre en pratique toutes les paroles de cette loi. Car ce n'est pas une parole sans valeur pour vous, mais ELLE EST VOTRE VIE* » (Deut. 32 : 46-47). Seul l'Auteur de la vie connaît les lois de la vie. Les ordonnances de Dieu sont la charte de la vie, donnée par le Père à ses enfants. Si la « nature » obéit nécessairement aux lois que le Créateur lui impose, c'est le propre de l'homme doué de raison, de sens moral et de volonté, de se soumettre lui-même et de bon gré aux commandements du Dieu-Père, car la vie est inséparable de l'amour qui en pose les conditions.

Vouloir se soustraire aux lois divines (alors qu'en dehors d'elles nous ne savons pas d'où nous venons, où nous allons, ce qu'est la vie et plus encore une vie vivante), se donner à soi-même sa propre loi, c'est se soustraire aux ordonnances de VIE et se soumettre à la loi de la souffrance et de la MORT. Inversement, obéir aux lois de la vie — quelle qu'en soit la difficulté apparente — donne la vie, restitue la vie, conduit à la vie, accroît notre liberté : celle d'aimer la vie en aimant Dieu et en le servant et de faire pétiller la vie dans tout ce que nous pensons, faisons et touchons⁶. Dieu nous donne ses préceptes pour notre profit et non pour le sien.

⁴ Cf. le remarquable commentaire d'Alphonse MAILLOR, dans *Le Décalogue, une morale pour notre temps*, volume qui vient de paraître dans la Collection « Les Bersgers et les Mages ».

⁵ Cf. les textes bien connus : Deut. 11 : 8 ; 30 : 15, 19-20 ; 32 : 46-47 ; Ps. 119 ; Prov. 4 : 4-9, etc.

⁶ Dans le domaine de l'observation scientifique qui vérifie ce fait, on se souvient du livre qui a fait date en son temps : *Réflexions sur la conduite de la vie* d'Alexis CARREL.

*Est-ce à Dieu que l'homme peut-être utile ?
 Non, c'est à lui-même que le sage est utile.
 Le Tout-Puissant a-t-il avantage à ce que tu sois juste ?
 Gagne-t-il quelque chose à ce que tu marches dans l'intégrité ?
 Si tu pèches, quel mal peux-tu faire à Dieu ?
 Si tes péchés se multiplient, que lui importe ?
 Si tu es juste, que lui donnes-tu,
 Et que reçoit-il de ta main ? (Job 22 : 2-3 et 35 : 6-7).*

Le pécheur s'offense lui-même : « Toute infraction à un commandement est suivie d'une catastrophe plus ou moins grande, parce que toute infraction à un commandement détruit, empoisonne ou désorganise notre vie. Celui qui les enfreint démolit ce que Dieu a créé ou ce qu'il veut créer » (E. BRUNNER). Désobéir, c'est mourir et marcher vers la mort, celle d'aujourd'hui et celle de demain. Obéir, c'est vivre et marcher vers la vie, celle d'aujourd'hui et celle de demain (Deut. 30 : 11-20). Sans ordonnances Dieu nous perdrat. *Ses préceptes sont l'expression de son amour de créateur et de Père*⁷.

En Deutéronome 28, après l'énumération de toutes les bénédictions qui reposeront sur Israël et qui seront son partage s'il obéit à la voix de l'Eternel son Dieu, nous avons l'énumération terrifiante des malédictions, des épreuves et des souffrances qui frapperont le peuple s'il n'obéit pas à la voix de l'Eternel, son Dieu, s'il n'a pas soin de mettre en pratique ses préceptes et ses lois, *s'il ne sert pas l'Eternel avec joie et de bon cœur*, en raison de toutes ses bénédictions⁸. TOUT y est dit :

— *maladies corporelles* : peste, langueur, phthisie, fièvre, inflammation (v. 22), ulcères, hémorroïdes, gale, dartres (27, maladies cruelles et tenaces, éléphantiasis (35), et d'autres encore qui ne sont pas mentionnées dans le livre de la Loi (60-61), épidémies et maladies incurables...

— *maladies de la végétation* : chaleur, sécheresse, charbon et nielle (22), tempêtes de sable et de poussière, fléaux des sauterelles, des vers (38-39), hannetons et criquets (42)...

— *désastres* : ruines, pillages, déportation dus à la guerre (25-26), captivité et esclavage (32-37)...

— *désordres conjugaux* (30) et *sociaux* (31 ss)...

⁷ Sur toutes ces questions et la valeur des ordonnances et commandements de Dieu, on peut se référer aux développements considérables qui y sont consacrés dans les deux volumes de Pierre MARCEL : *A l'Ecole de Dieu* et *A l'Ecoute de Dieu*. A ce sujet les soi-disant théologies de l'engagement (social ? politique ?) du « chrétien » semblent bien partielles, bien partielles et bien primaires, et n'apportent rien de nouveau par rapport au message calviniste historique. Pour preuve, le remarquable volume : *Reconstruire, mais sur quelles bases ?* publié en 1945 chez Labor et Fides, que chacun se devait sans doute alors de ne pas remarquer... tant il était remarquable.

⁸ Si le lecteur de cette étude désire vraiment « profiter » des lignes qui suivent il est indispensable ici qu'il lise, crayon en main, cet extraordinaire chapitre de Deutéronome 28 et qu'il ne pense pas faire une « économie » en s'en abstenant.

— désordres psychologiques et mentaux : « L'Eternel te frapera de délire, d'aveuglement et d'égarement d'esprit ; tu iras tâtonnant en plein midi, comme l'aveugle tâtonne dans les ténèbres » (29), « incapable de trouver ta route » (TOB), incapable de réussir dans tes diverses entreprises » (29)...

— désordres religieux et spirituels, service de faux dieux (36), dépressions et persécutions, famines et révoltes, destruction progressive de la personnalité, railleries et sarcasmes (37) : « L'Eternel te donnera un cœur tremblant, des yeux qui s'éteignent et une âme languissante. Ton existence sera comme en suspens devant toi ; tu ne seras point assuré de ta vie ». « Tu ne croiras pas à ta vie » (Vers. de Lausanne) (65-66), « Tu deviendras fou à la vue de ce que tes yeux devront contempler » (34).

C'est ici, et dans de nombreux passages parallèles que nous est révélée, à partir de Genèse 3, *LA cause* de toute souffrance humaine, la volonté de l'homme de s'affranchir *des lois de la vie*, et d'opter pour le *dés-ordre*. La cause de toute souffrance, *y compris les maladies*. Car il n'est pas exact de dire, comme le font certains au mépris des faits les plus évidents⁹, que l'expiation de la croix nous acquiert dès aujourd'hui la guérison de toutes nos maladies ; qu'on ne peut-être malade si l'on est en règle avec Dieu ; que le Seigneur n'a jamais d'autre volonté que de guérir, et que c'est l'offenser que de lui dire : Seigneur, guéris-moi, SI tu le veux¹⁰. Le sacrifice du Christ n'exclut pas nos maladies, *parce qu'il n'exclut pas notre mort corporelle*. Or, dit l'apôtre : « Il est donné à tout homme de mourir une fois, après quoi vient le jugement. Et nous savons bien que « notre homme extérieur se détruit ». (2 Cor. 4 : 16) (Héb. 9 : 27).

Nous croyons à la providence de Dieu dans les termes mêmes de l'Article 8 de la Confession de La Rochelle¹¹. Nous confes-

⁹ Non seulement les « faits » les plus évidents, mais on voit en quelle estime certaines théologies de la « guérison » tiennent l'Ecriture sainte : l'inspiration divine n'est accordée (contrairement aux plus bruyantes déclarations de foi) qu'à un éventail de textes préalablement triés et choisis. Et comment est-il possible, comment peut-on vouloir affranchir le « chrétien » de toute solidarité de fait avec le monde ambiant et l'humanité pécheresse ? Quelle misérable théologie que celle qui — dès son point de départ — s'interdit toute possibilité d'une théologie de la souffrance du chrétien !

¹⁰ Cf. Nouveau Dictionnaire biblique, Emmaüs, 1961, p. 463 b.

¹¹ « Nous croyons non seulement que Dieu a créé toutes choses, mais qu'il les gouverne et les conduit, disposant de tout ce qui arrive dans le monde et réglant tout selon sa volonté.

« Certes, nous ne croyons pas que Dieu soit l'auteur du mal ou que la culpabilité puisse lui en être imputée, puisqu'au contraire sa volonté est la règle souveraine et infaillible de toute droiture et de toute justice vraie. Mais Dieu dispose de moyens admirables pour se servir des démons et des impies, de telle sorte qu'il sait convertir en bien le mal qu'ils font et dont ils sont coupables.

« Ainsi, en confessant que rien ne se fait sans la providence de Dieu, nous adorons avec humilité les secrets qui nous sont cachés, sans nous poser des questions qui nous dépassent. Au contraire, nous appliquons à notre usage personnel ce que l'Ecriture Sainte nous enseigne pour être en repos et en sécurité ; car Dieu, à qui toutes choses sont soumises, veille sur nous d'un soin si paternel qu'il ne tombera pas un cheveu de notre tête sans sa volonté. Ce faisant, il tient en bride les démons et tous nos ennemis, de sorte qu'ils ne peuvent nous faire le moindre mal sans sa permission. »

sons donc et reconnaissons, de quelque côté que nous viennent nos afflictions — qu'elles proviennent de nous-mêmes, de ceux qui nous font du tort, d'incidents ou d'accidents, de l'hérédité, de circonstances publiques ou privées, de deuils ou de maladies, d'insuccès ou de revers, de persécutions pour la foi chrétienne, etc... — que *rien ne nous arrive sans la volonté du Seigneur*. « Les cheveux de votre tête sont tous nuinérotés » (Matth. 10 : 30)¹². « Il ne tombe pas un seul passereau à terre sans votre Père » (Ibid). « Qui dira qu'une chose arrive sans que le Seigneur l'ait ordonnée ? N'est-ce pas de la volonté du Très Haut que viennent les maux et les biens ? » (Lament. 3 : 38).

Le sujet de la présente étude étant : la souffrance *du chrétien*¹³, il saute aux yeux que la souffrance *du chrétien* n'est ni un problème, ni un mystère quant à sa cause. Dans la solidarité humaine, cette « cause » provient du *péché* qui est un retrait loin des « ordonnances » divines, une *dénaturation* de leur finalité, un refus de servir et d'aimer Dieu. *Problème ou mystère* n'existent — quant à la cause — que pour ceux qui refusent ou nient un Dieu créateur, sa puissance ou sa providence, ou pour qui la *valeur humaine* est une valeur *absolue*. Pour ceux-là, la souffrance est jugée inacceptable, injuste, mutilante et destructrice : elle est mauvaise *en soi*. Mais nous, nous parlons de la souffrance *du chrétien*.

Et puisque nous parlons de la souffrance *du chrétien* : elle ne peut non plus et en aucun cas être considérée comme une « *punition* », une « *expiation* » ou une « *réparation* ». Nous croyons, en effet, que le Christ s'est entièrement substitué à nous dans son sacrifice. Il ne nous a pas remplacés *en partie*, pardonnés *en partie*... Pour qui croit au Christ, toute condamnation est *abolie*, tout péché est *effacé, gommé, pardonné* ! Aucune possibilité de souffrance « *expiatrice* » autre que celle du Christ ne peut être avancée ou imaginée. Nous ne restons pas comptables d'*une partie* de notre dette envers Dieu. En Christ, notre délivrance est totale, notre pardon gratuit et parfait. « Là où il y a pardon, il n'y a plus besoin d'oblation pour le péché » (Héb. 10 : 18). A tout prix, il nous faut maintenir cette position *réformée*. Là où — si peu que ce soit — notre souffrance est considérée comme « *expiatrice* » à n'importe quel degré, c'en est fait de la paix du cœur ! L'œuvre méritoire, réparatrice surgit, le Christ n'est plus honoré

¹² Le verbe grec veut aussi dire : compter, dénombrer au sens de *numéroter*, plus précis et dogmatiquement plus riche que simplement « *compter* », au sens global.

¹³ Il n'est pas possible de tout dire dans une conférence d'une heure, ni de le bien dire. Ainsi il y a deux sujets qui ne sont pas abordés ici : *le premier*, ce que nous pouvons dire, ou penser, ou croire de la souffrance des non-croyants, des athées et des impies. Il ne s'agit ici que d'*une réflexion du chrétien sur sa propre souffrance*, envisagée dans le cadre de la Révélation biblique, Ancien et Nouveau Testaments, et à la lumière de ses enseignements vécus. En tout cas de ce que Je m'efforce de vivre moi-même en tout temps et à toute heure. C'est déjà bien assez délicat comme cela ! — La *persécution* du chrétien pour sa foi chrétienne n'est pas abordée non plus.

comme il convient ! Et où donc pourra-t-on s'arrêter dans la recherche de sa propre expiation ? ¹⁴

Le chrétien qui souffre doit donc, avant tout, s'assurer de son vrai et plein pardon gratuit en Jésus-Christ, rechercher dans sa grâce seule la paix qui surpassé toute intelligence, et se battre pour s'y maintenir !

MAIS... si nous n'avons plus de questions à nous poser quant à la cause de la souffrance, ce sont celles quant aux raisons et quant aux buts auxquelles nous nous heurtons à présent.

* * *

I. REVEILLE-TOI, TOI QUI DORS...

Si nous sommes conscients d'être *chrétiens*, nous savons aussi que nous vivons trop par nous-mêmes et pour nous-mêmes. Nous sommes lents à progresser dans l'obéissance et dans l'amour ! Et même, en temps ordinaire, souhaitons-nous vraiment vivre la vie de l'homme chrétien ? Vient donc le moment où — pratiquement pour chacun de nous — Dieu ne nous trouve pas assez éveillés, ni assez vigilants ; nous sommes « en chemin » peut-être, mais toujours à mi-chemin... Notre vie ne cadre pas avec l'adjectif *chrétienne* dont nous croyons pouvoir la qualifier. Nous sommes en deçà de nos devoirs et de nos possibilités en Christ. C'est pourquoi Dieu veut accélérer notre marche, augmenter notre foi et lui faire porter de nouveaux fruits. A cette fin, il sait que l'épreuve est nécessaire, car nous sommes ainsi faits. *Dieu va donc sceller les instructions de sa Parole par une épreuve de son choix* ¹⁵. Dieu sait que dans l'épreuve et avec l'action du Saint-Esprit, notre cœur s'attendrira à sa voix, notre volonté se ploiera sous la sienne, nous découvrirons des réalités spirituelles plus profondes et recevrons une liberté nouvelle pour des œuvres neuves.

Chose curieuse ! la première indication qu'un chrétien discerne dans l'épreuve est diamétralement opposée à celle des non croyants : ceux-ci y voient la preuve que « il n'y a pas de Dieu ! ». Au chrétien, par contre, l'épreuve rappelle d'abord l'existence et la présence de son Dieu, l'amour de son Père qui, ne voulant pas l'abandonner à lui-même, marche à son côté, le protège du som-

¹⁴ On sait à quels abus, à quels désastres psychologiques l'idée de la souffrance expiatrice du chrétien peut conduire dans une théologie du « mérite ». Mais je sais aussi par expérience (35 années de ministère pastoral !) que rien n'est plus difficile que d'inculquer les notions qui font l'objet de cet exposé, à des protestants réformés chevronnés, qui sont toujours tentés (c'est la vraie stratégie de Satan), de penser réparation ou expiation.

¹⁵ La cause prochaine de cette épreuve étant souvent notre propre faute, à qui Dieu laisse développer ses conséquences douloureuses au lieu de les brider dans son amour.

meilleur ou de la nonchalance, le porte en avant pour lui faire découvrir des horizons nouveaux, une vie plus intense et plus profonde, plus « éternelle » si je puis dire, davantage la vie divine. Ici, la *cause* de l'épreuve, de la souffrance est *en nous*, mais sa *raison*, c'est l'amour de Dieu. « L'Eternel châtie celui qu'il aime, comme un père l'enfant qu'il chérit ». C'est une joie, ici, de nous rappeler le merveilleux passage de l'Epître aux Hébreux, chapitre 12 : versets 4 à 13¹⁶.

Dans vos épreuves, dit l'apôtre, « ne vous laissez pas abattre en perdant courage » (v. 3). « Auriez-vous oublié *l'encouragement* qui vous est adressé comme à des fils (comme à des filles) : « Mon fils (ma fille), ne méprise pas la correction du Seigneur, et ne perds pas courage lorsqu'il te reprend : car le Seigneur *corrige* celui qu'il *aime*, et *châtie chacun de* ceux qu'il reconnaît pour ses enfants » (v. 5 et 6).

Voilà bien un *encouragement* ! Oui, mais à une condition : c'est que nous comprenions bien le sens biblique des termes employés ici. Quand nos versions Segond et Synodale traduisent par « châtiment », il est difficile de nous sentir « encouragés » et « réconfortés ». Un châtiment n'est-il pas une punition infligée à cause de... qui se réfère à un acte commis, donc au passé ? Et voici le « retour de bâton ». L'épreuve tirerait sa source du passé, à cause de..., elle serait une *sanction*. La question est alors inévitable : « Qu'est-ce que j'ai fait pour que cette épreuve me soit infligée ? » Et voilà l'horizon bouché !

Or, les mots grecs employés sont le verbe *païdeuo* et le substantif *païdeïa*. Ils donnent dans notre langue les mots de *pédagogue*, *pédagogie*. Ils signifient : « instruction paternelle », « éducation paternelle pour fortifier ce qui est défaillant, affirmer ce qui flétrit, diriger dans un droit chemin, guérir une démarche encore boiteuse » (cf. v. 12 et 13). Il ne s'agit pas de correction de faute ou d'erreur, mais *d'instruction* ; ni de sanction mais *d'éducation* ; ni de privation mais *d'enrichissement*. « C'est pour votre éducation que vous souffrez » (TOB). Sans condamnation, sans jugement, nous sommes pris tels que nous sommes pour être, par l'épreuve, projetés *en avant, en vue du futur*. Une éducation paternelle de Dieu en vue du futur, littéralement (v. 11) une *gymnastique*, un *entraînement* pour notre profit à chacun. En faisant de nous les sujets d'une instruction paternelle, la souffrance apparaît comme *la marque de notre légitimité chrétienne, ET la preuve de l'existence de Dieu*. « Si vous avez à souffrir l'instruction paternelle, c'est alors en fils (en filles) que Dieu vous traite,... mais si vous êtes exempts de cette éducation paternelle... alors vous êtes des enfants illégitimes (des bâtards) et non de vrais fils (de vraies filles) » (v. 7-8). Vous entendez, vous lisez

¹⁶ Cher lecteur, prenez votre Bible, et veuillez lire immédiatement tout ce passage.

bien ? C'est extraordinaire ! La marque de notre légitimité devant Dieu, ce sont les épreuves diverses qui nous surviennent, non de la fatalité, non du hasard, mais de notre Père, de son amour pour nous. Loin de nous faire douter de l'existence et de l'amour de Dieu, nos épreuves en sont la preuve et la démonstration.

Dieu nous aime : il nous a aimés en créant le monde ; il nous a aimés en prévoyant tout par sa Providence, en accomplissant tout pour notre salut. Il nous a aimés en nous donnant sa Parole ; il nous a aimés en nous plaçant dans son Eglise... Il nous aime en faisant de nous ses fils et ses filles. Il nous aime encore et enfin en nous instruisant, en nous éduquant péternellement, en nous *gratifiant* d'une discipline, d'une gymnastique éprouvante et douloureuse... En serions-nous exempts ? Ce serait la preuve qu'il nous délaisse. De la légitimité nous tomberions dans la bâtarde ! Mais dans l'épreuve : « Il s'offre à nous comme à ses enfants (v. 5 et 6). C'est le don de lui-même à chacun de nous qui est le but de l'épreuve, pour notre bien, « *afin de nous rendre participants de sa sainteté* » (v. 10) !

De telles déclarations bibliques, tirées du plus profond de la théologie, il nous faut apprendre à les lire, à les méditer et — si cela nous est donné — à les comprendre. *C'est formidable !* La souffrance n'est ni négative, ni destructrice, ni mutilante,... si nous sommes *chrétiens* : elle est positive, constructrice, structurante... Elle nous fait participants de ce que possède notre Père. Telle est dans notre famille chrétienne la communion du Père et de ses enfants *en Jésus-Christ*. L'épreuve n'entrave pas la lutte contre le péché : elle y aide. Elle ne rend pas malade, elle guérit (v. 13). Elle n'affaiblit pas : elle fortifie. La tristesse passagère qu'elle apporte débouche dans la joie, confirme la justice du Christ acquise *une fois pour toutes*, apporte la sérénité et la paix (v. 11). Elle ne rompt pas la communion avec Dieu : elle l'établit, la renforce, la rend personnelle, intense, vivante... « *Dieu s'y offre à nous comme à ses enfants* », et nous le recevrons comme notre Père pour participer à sa nature et à sa sainteté, pour être vivants de sa propre vie !

Et quand Dieu se présente ainsi à nous, il le fait avec intelligence, prévenance et délicatesse : c'est cela *l'amour* ! Nos parents nous instruisaient « au jugé », « à tâtons » ; mais Dieu mesure et applique toute épreuve à la capacité, aux possibilités, aux forces de chacun. Il ne tâtonne pas ! Pédagogue exemplaire, « quand il frappe d'une main, il soutient de l'autre » aimait à dire CALVIN. Dieu est fidèle. Jamais nous ne sommes éprouvés au-delà de nos forces, mais il nous aide à être victorieux de l'épreuve en nous donnant la force d'en triompher (1 Cor. 10 : 13), faisant miraculeusement surgir dans nos esprits et dans nos coeurs la joie et la paix.

Tout cela est merveilleux ! Et pourtant, une chose est sûre : Dieu ne prend *aucun plaisir* à nos épreuves. Mais son amour est

plus impératif ici que son déplaisir : « ce n'est pas de bon cœur qu'il humilie et qu'il afflige les enfants des hommes » (Lament. 3 : 33). « Si nous savions nous juger nous-mêmes, dit Paul, nous ne serions pas jugés... Mais quand nous sommes jugés par le Seigneur, nous sommes châtiés par lui, *afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde* ». (1 Cor. 11 : 31). C'est une question de salut.

Oui, la cause de nos souffrances est en nous, mais la raison de ces souffrances, c'est l'amour inaltérable du Père pour ses enfants, l'authentification de sa Parole dans nos coeurs. Par le Saint-Esprit, il nous apprend :

- a) à nous mieux connaître nous-mêmes ;
- b) à nous repentir,
- c) à nous humilier,
- d) à nous réformer, car Il émonde¹⁷.

II. UNE INITIATION AUX MYSTÈRES DE DIEU UNE COMMUNION AUX SOUFFRANCES DU CHRIST

Entre autres conséquences de portée infinie, le *don de Jésus-Christ* à celle de bouleverser de fond en comble toutes nos conceptions humaines sur la souffrance, de les situer dans une perspective absolument originale et nouvelle. La naissance du Christ, en effet, nous donne la possibilité, donc le devoir, de traverser nos épreuves comme il n'est donné qu'au *chrétien* de le faire, dans une *participation*, une *communion réciproque* avec Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ.

1. *En Christ, c'est Dieu d'abord qui a recherché la communion avec l'humanité souffrante.* Hors de Christ, la sollicitude de Dieu ne serait que distante sympathie. Dieu ne souffrirait pas *en tant que Dieu*. Il resterait indemne de notre propre souffrance. Il ne la partagerait donc pas, il ne communierait pas avec nous. Face à cette « sympathie » — même divine — nous resterions dans notre solitude humaine. Mais l'amour de Dieu est trop fort,

¹⁷ Deux textes admirables résument cet exposé :

CALVIN : « Dieu veut nous gagner à soi. Il ne veut pas que nous péissions. Quand il nous mène au sépulcre, il veut nous en retirer ; en minant notre chair, il veut nous restaurer ; en nous tourmentant jusqu'au bout, il veut nous réjouir et nous amener au repos. Dieu brise et casse. Il engloutit. « Il consume toute chair » (Job) — Et pourquoi ? Pour nous vivifier. Et bien que les épreuves qu'il nous envoie soient terribles, bien qu'il faille que nous en expérimentions l'amertume, il ne cesse pourtant de nous éclairer de cette espérance de salut qui est le seul moyen pour nous mener à la vie. »

LUTHER : « Je détruis ceux que je veux secourir, dit Dieu. Ceux que je veux rendre vivants, bienheureux, riches, pieux. Je les tue, les rejette, je leur fais sentir leur pauvreté et leur néant. Mais vous ne voulez pas comprendre mes intentions et suivre ce traitement. Comment donc dois-je vous aider ? Que puis-je faire de plus ? »

(Cf. explication du *Notre Père*). Lisez Amos 4 : 6 à 13.

son cœur bat trop à l'unisson du nôtre, et c'est pourquoi il fait éclater sa miséricorde envers nous en se donnant lui-même (Cf. Rom. 5 : 8 et Eph. 2 : 7). Il prend une nature d'homme, il revêt des organes de souffrance pour porter en soi nos douleurs, pour les partager avec moi, communiquer avec moi dans ma propre souffrance. Il prend un corps, il prend mon corps (cf. Héb. 10 : 1-10) ¹⁸. Pour qu'il me soit à jamais impossible de penser qu'il regarde « de loin » ma souffrance, Lui, Dieu, *il décide de souffrir comme un homme*, comme moi. Que dis-je ? Plus que moi, puisqu'il va souffrir pour tous et avec tous.

En Christ, nous voyons la participation, le partage, la communion de Dieu avec nos propres souffrances. Participation, partage et communion que le Christ recherche tout au long de sa vie. Il est « Emmanuel », « Dieu avec nous », non pas Dieu au-dessus de nous ; non pas Dieu à côté de nous ou devant nous : mais il vit avec nous, il vit comme nous, il vit en nous. Il a tout expérimenté, tout porté, tout souffert. Il sait tout, il comprend tout. Il partage tout, il compatit à tout. Aucun de nous, quelles que soient ses épreuves, ne peut plus rien lui apprendre, « car il a plu à l'Eternel de le briser par la souffrance » (Esaïe 53 : 10).

Dès lors, nous comprenons pourquoi le « mystère » de notre souffrance se résume à celui de Jésus-Christ ; nous ne pouvons pas être exemptés de la condition à laquelle il s'est soumis lui-même à cause de nous. A nous désormais de rechercher et de trouver dans nos épreuves la *communion* avec le Christ. Notre consolation suprême, c'est qu'en endurant toutes nos misères, nous communions aux souffrances du Christ lui-même, nous fassions un échange mystique entre ses épreuves et les nôtres, nous connaissons la profondeur de ses compassions pour nous, de sa participation à nos épreuves ; nous fassions l'expérience que nous ne sommes jamais seuls, car il est avec nous : il souffre, il meurt, il vit en nous.

L'apôtre nous enseigne que quand nous sentons en nous une participation aux afflictions du Christ, nous saissons en même temps *la puissance de sa résurrection*, et quand nous sommes faits participants de sa mort, c'est une préparation à l'*éternité glorieuse* qui doit être manifestée en nous (Phil. 3 : 10). Christ est le garant de notre vie. « Notre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col. 3 : 3). » Parce que je vis, dit-il, vous vivrez aussi » (Jean 14 : 19). Dieu nous garde avec le Christ aussi soigneusement que le Christ, « afin que ce qu'il y a de mortel en nous soit englouti par la vie » (2 Cor. 5 : 4).

Le Dieu Créateur et Père se révèle à nous par sa Parole et par ses œuvres : Nous devons le connaître comme *le Dieu Créateur*. Il se révèle en Jésus-Christ : nous devons le connaître comme

¹⁸ Ne manquez pas, ici, la lecture de ce captivant passage, lui aussi tire du plus profond de la théologie.

le Dieu Sauveur. Mais il se révèle encore à nous dans la souffrance par ses consolations : nous devons le connaître comme *le Dieu Consolateur*. La souffrance est donc pour nous une initiation aux mystères de Dieu, une communion aux souffrances du Christ. N'est-ce pas là la vie éternelle ? C'est-à-dire la vie divine en nous dès ici-bas ? « Qu'ils te connaissent, toi seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jean 17 : 3). Le vrai Dieu : Père, Fils et Saint-Esprit.

III. LA DÉMONSTRATION D'UN GRATUIT ATTACHEMENT A DIEU

Jusqu'à présent, c'est notre propre personne qui a été le *centre, l'objet et le but* de nos épreuves et de notre réflexion. Chacun de nous est invité à en tirer personnellement parti : nous sommes les bénéficiaires, les récompensés de nos propres afflictions. C'en est assez pour discerner le sens positif, constructif, humanisant de la souffrance.

Mais il est aussi des épreuves qui sont dispensées à certains chrétiens, ici-bas, pour qu'il leur soit fait l'honneur de montrer leur attachement gratuit, ou la gratuité de leur attachement à Dieu. Beaucoup pensent, en effet, que les chrétiens sont des gens intéressés ; ils « donnent un œuf pour avoir un bœuf » (LEIBNIZ). Telle est bien, dans le livre de Job, l'accusation de Satan. Elle postule que Dieu est le plus indigent des monarques, puisqu'il n'est aimé de personne autrement que pour ses bienfaits. En fait, il est *un Roi sans sujets*. Pauvreté, deuil, solitude, maladie,... nous le font renier et... maudire ! Tel est le pari de Satan qu'aujourd'hui comme au temps de Job il faut relever et démentir. *Car Dieu doit aussi être aimé pour lui-même*, indépendamment de toute bénédiction terrestre, c'est-à-dire — aux yeux de l'homme naturel — gratuitement.

Dieu le Père préordonne donc certains de ses élus à des épreuves de toute sorte, afin qu'en triomphant d'elles par la foi, ils ne cessent de le glorifier comme Dieu unique et Père, et témoignent aux yeux du monde (et des anges) de leur attachement et de leur amour gratuits. Ainsi la gloire de Dieu est-elle publiquement proclamée sans être apparemment fondée sur aucun fait concret, surtout quand nous avons l'impression que Dieu se cache, qu'il ne se montre plus tel qu'il est, tel que nous l'avons connu en des heures tendres de notre vie, par des témoignages d'amour que nous pouvions montrer du doigt. Ici, alors, seuls la sagesse, la justice et l'amour de Dieu constituent — envers et contre tout — notre *raison*. Une sorte d'entêtement buté dont — malgré les apparences, peut-être même les évidences — nous ne démordons pas.

IV. DÉSIGNÉ POUR UN MINISTÈRE DE CONSOLATION

Nous-mêmes, Dieu... Et voici le texte admirable de II Corinthiens 1 : 3-4 qui *ex-centre*, hors de nous, le sens et la portée de nos afflictions. Car il les élargit et les dilate aux dimensions de l'Eglise du Christ, et même au-delà !

Nous voici invités à nous oublier nous-mêmes, à nous considérer comme des instruments dans la main de Dieu pour apporter aux autres les consolations dont ils ont besoin. Pour les former au ministère d' « *ami consolateur* », Dieu dispense à certains le privilège d'endurer afflictions et détresses, d'être associés plus que d'autres aux souffrances du Christ, aux mystères de Dieu, dont l'un est *l'Eglise*. En voilà que Dieu appelle à sortir d'eux-mêmes, à s'extra-vertir pour aider les autres, et à considérer dans la perspective de leur utilité pour les autres leurs épreuves personnelles, à bénir Dieu de tout leur cœur d'avoir été choisis comme *instruments de ses consolations et de son salut*.

« Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que, par la consolation dont Dieu nous console nous-mêmes, nous puissions aussi consoler les autres dans quelque affliction qu'ils se trouvent ». (II Cor. 1 : 3-4).

L'affliction, puis la consolation, visent l'une et l'autre à nous rendre capable de consoler les autres. « Consolez ceux qui ont le cœur abattu... Consolez-vous les uns les autres ! » (I Thess. 5 : 14 et 4 : 18). Mais ce n'est pas *nous* qui consolons, nous en sommes incapables. C'est la « consolation dont Dieu nous console nous-mêmes », dont nous ne sommes que le témoin et l'instrument. Comme il l'a fait et continuera de le faire pour nous, Dieu le fera aussi « pour les autres », mais — et voilà l'admirable ! — il le fera avec *nous* et par le témoignage que nous rendons des consolations dont Dieu nous console nous-mêmes et pour quoi nous le bénissons.

L'union mystique entre le Christ et nous et avec les membres vivants de l'Eglise, aussi bien dans nos afflictions que dans nos consolations, établit une exacte correspondance entre l'épreuve et la consolation. Ceux que nous voyons affligés ne sont affligés que pour être finalement consolés, si nous sommes attentifs au but en vue duquel nous-mêmes avons été et sommes affligés de quelque affliction que ce soit ; et c'est la consolation des autres « en quelque affliction qu'ils se trouvent ».

Et l'apôtre poursuit : « *Ainsi, sommes-nous affligés ? C'est pour votre consolation et votre salut. Sommes-nous consolés ? C'est encore pour votre consolation* ». (v. 6). Ne sommes-nous pas

fascinés par cette profondeur ? A celui qu'il veut pour ami consolateur, Dieu dispense affliction et consolation pour apporter « aux autres » une *double* consolation dans quelque affliction qu'ils se trouvent, pour que « ayant part aux souffrances du Christ », « ils aient aussi part à la consolation », pour qu'ils puissent dire à leur tour : « Je sais, ô Eternel, que tes jugements ne sont que justice : c'est dans ta fidélité que tu m'as affligé. Que ta bonté soit donc ma consolation ! » (Ps. 119 : 75-76). Oui, la mienne, mais aussi dans l'Eglise, la consolation *du Christ*, selon Matthieu 25. Et naturellement dans le monde où nous sommes, et jusqu'à un certain degré, aussi pour ces « autres » qui sont hors de l'Eglise¹⁹.

Ainsi, la cause de beaucoup de nos souffrances n'est plus en nous, mais *en Dieu*. Elle relève du mystère de sa pédagogie, non seulement pour nous, mais pour l'Eglise, mais pour le monde. Les buts de ces épreuves, de ces souffrances dépassent le cadre de notre propre vie ; le raison, c'est que Dieu ne nous aime pas seulement nous seuls, mais aussi l'Eglise, épouse de son Fils, mais aussi le monde. Si nous perdons de vue *l'éminence de notre dignité chétienne*, des sens multiples de notre souffrance, spécialement quand certaines de nos épreuves son totalement gratuites, désintéressés, les divers cercles de notre rayonnement, la percussion de notre témoignage... alors seulement se pose à nous la question, le problème de la « justice de Dieu ».

Dieu a une justice qu'il cache, une justice dont il ne me dit pas les raisons et dont il ne rend pas compte. Dans la foi, je la confesse et je l'adore²⁰. « La gloire de l'homme, c'est de sonder les choses. La gloire de Dieu c'est de cacher les choses » (Prov. 25 : 2). Il nous suffit de savoir que, par la souffrance, nous sommes successivement ou simultanément associés à l'œuvre trinitaire du Père, du Fils et du Saint-Esprit, comme Créateur, Sauveur et Consolateur. Notre justice à nous, c'est de *justifier* Dieu et de le glorifier, « car les souffrances du temps présent ne méritent pas d'être comparées à la gloire qui doit être révélée en nous » (Rom. 8 : 18)²¹.

¹⁹ Il convient, naturellement, de faire une exégèse honnête de Matthieu 25 : 31-46, telle que celle que j'ai présentée dans mon étude : *Frères et Sœurs du Christ*, dans les numéros 60 et 61 de *La Revue Réformée*, où il est tenu compte de la distinction radicale que fait partout le N.T. entre « frères et sœurs du Christ », d'une part, et la notion de « prochain » d'autre part.

²⁰ Jean CALVIN mourant : « Tu me piles, ô Dieu, tu me piles, mais il me suffit que c'est ta main ». Et notre ami, Michel RÉVILLAUD : « Si Dieu m'envoie un cancer, je le recevrai de sa main ». Telle est l'attitude de la foi.

²¹ La lecture des 149 prédications de Jean CALVIN sur le Livre de Job (volumes XXXII, XXXIV et XXXV des Opera Calvini), est d'une richesse immense et devrait être faite par tout pasteur ou futur pasteur de l'Eglise de Jésus-Christ.

V. RÉSIGNATION, SOUMISSION, ACCEPTATION, ACQUIESCCEMENT

Pour qu'il nous soit possible de *justifier Dieu* dans nos épreuves, nous devons être très vigilants quant à la tonalité de notre attitude intérieure. Un apprentissage nous est toujours nécessaire au cours duquel des « degrés » doivent être franchis.

La première attitude est celle de la *résignation*. Mais elle implique la vision d'un monde où se déchaînent des puissances incontrôlables. Elle reflète une *foi* dans la fatalité injuste, brutale, incompréhensible. Sur le plan intellectuel, elle accepte l'ignorance, abdique toute réflexion, renonce à toute compréhension. Aucune autre considération que *le mal* ou *les autres* pour responsables. La souffrance est donc stérile et maudite. Aucun chrétien ne peut être un *résigné*.

La seconde attitude est celle de la *soumission*. Elle va souvent de pair avec une certaine foi en Dieu. Elle est la soumission de l'esclave ou du serviteur envers un Maître qui veut être un Seigneur, qui commande — sans autre explication — et dispose souverainement des uns et des autres. La soumission est une attitude *passive*. Il faut se hâter de s'en défaire : le chrétien n'est pas un *vassal*.

La troisième attitude est celle de l'*acceptation*. Elle est la plus répandue dans de larges milieux chrétiens. Elle s'accorde, en effet, avec la foi en un Dieu qui dirige et conduit, et qui exerce sa providence et le gouvernement du monde comme nous l'avons précisé. Mais la simple acceptation renonce à saisir les raisons et les buts. Elle pose et maintient un mystère impénétrable et lourd, elle établit une distance qu'elle ne comble jamais entre le Dieu tout-puissant et sa créature. Certes, elle est *active*, puisqu'elle implique un combat, une persévérance, une fidélité... Pourtant, elle ne coopère pas, elle ne s'associe pas. Elle reste une attitude mineure, quelque peu infantile, et ne porte pas à sa vraie stature la personnalité et la dignité du chrétien. Elle reste en deçà de ce que propose et offre l'évangile du Christ.

La quatrième et dernière attitude que nous devons avoir et dans laquelle il faut nous maintenir avec acharnement est celle de l'*acquiescement*. Un mot admirable et élégant de notre langue. Acquiescer, c'est *tomber d'accord, agréer, permettre*, avec la connotation de *se reposer, s'arrêter, cesser, être calmé, respirer*. Cette attitude vise à penser et à dire : « Mon Père, je reçois avec gratitude la marque douloureuse de ton amour. J'acquiesce à tes desseins qui visent à m'associer aux mystères de ta vie. Tu me connais mieux que je ne me connais moi-même ; tes buts s'étendent bien au-delà de ma personne ; je m'associe de tout mon

cœur à ta pédagogie paternelle. Par les épreuves que tu me disposes, conduis-moi *au-delà* de ce que je suis, *au-delà* de ce que je puis. Pour accomplir toute ton œuvre, aide-moi seulement par la force que te donnes, car tu es mon Père et je suis ton enfant... ».

Il nous faut *justifier Dieu* : c'est le combat de la foi, une bataille pleine de péripéties. Souvent désarçonnés, toujours remis en selle ; parfois incrédules, mais toujours confirmés dans la foi ; inquiets d'être défait, mais toujours victorieux ; meurtris et blessés, mais pourtant encore debout et finalement triomphants : car à chaque fois la sérénité succède à l'inquiétude, le calme à la tempête...

Dans ce combat pour lequel Dieu nous « forme » chaque jour, il est présent par sa Parole et par son Esprit, pour nous doter des armes dont nous avons besoin, afin de toujours triompher.

Combat de la prière, où nous cherchons le Dieu qui se cache : celui qui frappe d'une main et qui soutient de l'autre, celui qui blesse et qui guérit (Deut. 32 : 39 ; Job 5 : 18), celui qui fait mourir et qui fait vivre (I Sam. 2 : 6).

Combat de la patience, patience envers nos maux, envers les silences et les mystères de Dieu, car « c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le Royaume de Dieu » (Act. 14 : 22).

Combat de l'espérance, notre foi s'empare de ce qu'elle ne possède pas encore par la vue : l'amour de Dieu suffit. Les promesses de Dieu transfigurent la misérable réalité de la vie. Nous savons que ses dons et son appel sont irrévocables (Rom. 11 : 29). L'espérance nous tient lieu de certitude et de joie.

Combat de la vie, ici-bas, dit saint Paul, « nous gémissions comme sous un fardeau, parce que nous souhaitons non un dépouillement, mais un vêtement nouveau, afin que ce qu'il y a de mortel en nous soit englouti par la vie. Et celui qui nous a formés pour cela même, c'est Dieu, qui nous a donné pour arrhes son Esprit » (II Cor. 5 : 4-5).

Mythes modernes et création

par Jean BRUN

Depuis que l'homme est parvenu à conquérir l'espace grâce à ses machines, à observer les phénomènes de la vie et de la reproduction grâce à l'exploration de l'infiniment petit, à expliquer le développement du temps historique et à tenter d'en prendre la direction en mains grâce au développement de l'économie politique et de la sociologie, il affirme volontiers que Dieu est devenu une hypothèse inutile dont l' « homme adulte » n'aurait plus besoin. Quant à l'idée de *création*, il voit en elle non seulement un mythe judéo-chrétien à psychanalyser mais une notion répressive laissant croire à l'homme que tout est déjà fait, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, toutes choses que démentiraient chaque jour un progrès scientifique qui va toujours en s'accélérant.

Ainsi donc, aux notions de *création*, de *chute* et de *rédemption*, on substitue le concept de la création sans cesse jajillissante d'un homme qui, en défaisant le monde pour le refaire sans cesse, se refait perpétuellement lui-même. Le Dieu de la Genèse est ainsi invité à céder la place à l'Homme, être auto-créateur, artisan d'une création permanente.

Toutes ces perspectives sont d'ailleurs souvent récupérées par les chrétiens eux-mêmes qui rappellent que l'homme a été fait à l'image de Dieu ou que, selon saint Paul, nous sommes les « collaborateurs de Dieu » (1 Cor. 3 : 9). En s'appuyant ensuite sur la fameuse formule « *Vox populi, vox Dei* » on procède à une anthropologisation de Dieu et à une socialisation du Christ en réduisant celui-ci au lien inter-humain. Par voie de conséquence cette théorie de la création permanente met entre parenthèses les idées de *mal*, de *salut* et de *péché*, l'affirmation selon laquelle le salut se fait par la grâce et non par les œuvres de même que la proclamation du Christ : « Mon Royaume n'est pas de ce monde ».

Ainsi se développent de nombreux mythes modernes qui prétendent démythologiser la création mais qui, nous allons le voir, loin de faire naître un cosmos du chaos, précipitent le cosmos dans le chaos en le faisant surgir du hasard et en l'y faisant retourner.

Le récit de la *Genèse* ne se présente pas comme une explication des procédés techniques par lesquels une fabrication de la *nature* fut possible, c'est un récit qui nous donne à *entendre*, car c'est le Verbe, qui était au commencement, qui parle et qui, en parlant, crée : « Que la lumière soit et la lumière fut ». Pour transformer les choses en travaillant sur elles, l'homme doit avoir recours non seulement à des matériaux mais aussi à des outils, il est bien incapable de faire surgir l'Etre du néant par la seule ressource de sa Parole. Et il en ressent douloureusement les conséquences car il a beau conjuguer à l'impératif des verbes comme *être* ou *aimer*, ce n'est pas l'ordre qu'il donnera aux choses ou aux personnes qui les fera apparaître ou qui fera surgir l'amour dans les coeurs s'il ne s'y trouve déjà !

Mais le verbe *entendre* a été rapidement pris pour un synonyme de comprendre ; dès lors on n'a plus voulu se mettre à l'écoute du Sens, d'un Sens qui nous parle et qui nous parle de nous, on a voulu comprendre, c'est-à-dire, comme le montre l'étymologie, *saisir*. Saisir par la pensée et par l'action : on a voulu tout prendre en main et l'on n'a plus voulu rien entendre.

Dès lors, l'astronomie, la géologie, la physique, la chimie, etc,... furent mobilisées pour nous faire comprendre et saisir la genèse des structures du monde. Ainsi sont nées de nombreuses cosmogonies auxquelles on a accolé l'imposant adjectif de *scientifiques*. Or, si l'on veut bien faire preuve d'esprit critique et non d'aveuglement positiviste, il importe de faire plusieurs constatations.

Tout d'abord les disciplines que nous venons de citer ne se contentent nullement de faire des observations et des expériences rationnellement irréfutables ; elles utilisent, en effet, des faits précis et contrôlables comme base d'extrapolations continues et permanentes. Si bien que, finalement et malgré qu'on en ait, on invoque sans cesse l'expérience pour pouvoir mieux se passer d'elle en croyant aller *au-delà*. Bref on n'explique plus : on *raconte*, on ne raisonne plus : on *affirme*.

Cela est si vrai que chaque savant a sa petite cosmogonie particulière, chacun a son récit au cours duquel il ne présente pas sa cosmogonie comme purement conjecturale mais comme une hypothèse scientifique devant laquelle il importe de s'incliner. Si bien que la Science a fini par devenir une gigantesque machine à fabriquer des mythes ; mais tous ces contes de fées, dont on pourrait dresser une anthologie toujours ouverte, manient une terminologie impressionnante pour le profane, terminologie à qui l'on demande inconsciemment, non pas d'expliquer les faits, mais de les *remplacer*. Il s'agit là d'un véritable procédé d'intimidation intellectuelle et de manipulation de la raison. KANT avait déjà dénoncé les entreprises qui veulent se présenter comme des spéculations scientifiques sur l'origine de la nature et il avait soigneusement distingué la *physiographie*, ou description ration-

nelle de la nature, de la *physiogonie*, ensemble de récits incontrôlables sur les commencements du monde.

Mais tous ces auteurs de mythes à prétention scientifique, ont tôt ou tard besoin d'un principe directeur pour organiser ce monde, or comme ils ne veulent pas y avoir explicitement recours, ils invoquent un nouveau dieu : le *Hasard*. On nous demande de « comprendre » que les milliards de milliards d'atomes de ce qui devait donner naissance à l'univers, avaient devant eux des milliards de siècles pour se combiner selon des milliards de milliards de combinaisons. Et « finalement », de tous ces brassages dus uniquement au hasard, un jour notre monde commença de surgir et d'évoluer...

Ce Hasard, il faut bien le dire, est un véritable *Deus ex machina*, un ersatz de Dieu. En outre, on oublie de faire remarquer qu'un tel Hasard travaille obligatoirement sur du donné, un donné qui est donné par quoi ? Nous nous trouvons donc en présence de ce problème, qui est plus qu'un problème : peut-on rendre compte du donné en terme de donné ? Ne faut-il pas faire appel à un donnant ?

Certes, on ne manquera pas de répondre : « Votre donnant vous lappelez Dieu, mais d'où le sortez-vous ? Ce donnant premier c'est vous qui vous le donnez ! » Mais à cette objection classique il importe de poser la question suivante : Qu'est-ce qui est le plus honnête : parler de Dieu en reconnaissant que l'on se trouve en présence d'un mystère et avouer que nous ne pouvons pas tout comprendre, ou que nous devons nous contenter d'entendre, — ou affirmer que nous pouvons tout comprendre et se livrer à des tours de prestidigitation intellectuelle ? Qu'est-ce qui est le plus honnête, le plus lucide et en définitive le plus critique : reconnaître le mystère et l'appeler ainsi, ou le recouvrir d'une housse propre à chacun de ceux qui prétendent par là le faire évanouir ?

Un auto-engendrement du monde ne peut pas partir de rien. Il est particulièrement significatif à ce sujet de voir un philosophe comme DERRIDA s'essouffler à nous parler d'un vide qui serait l'origine, d'une trace sans traceur ni tracé qui serait une archi-écriture ; il congédie l'Etre aussi bien que le Néant des théologies négatives pour nous dire que la trace n'est que le mouvement pur, la différence qui produit la différence, trace qui doit s'effacer pour ne pas être présence et parousie, « la trace n'est donc pas une raison séminale mais c'est un germe mortel ». Il n'y a donc pas de centre, le centre n'a pas de lieu naturel, c'est un non-lieu en qui se joue à l'infini la substitution des signes. La signification émergerait du jeu des signes et n'en serait pas la raison. On se trouve là en présence d'un philosophe qui ne sait pas par quoi remplacer Yahwé et qui nous précise que ses idées sont très difficiles à penser, afin de ne pas avouer qu'elles ne sont même pas pensables.

Les mythes modernes concernant la genèse du monde se retrouvent et se prolongent dans les mythes modernes concernant la genèse de la vie. On nous répétera que, au cours de milliards de milliards de siècles, eurent lieu des milliards de milliards de combinaisons chimiques et que, un jour, de l'une d'entre elles jaillit la vie. C'est bien là ce que nous dit Jacques MONOD qui invoque lui aussi le Hasard à titre de Grand Manitou inavoué. Le cas de MONOD est particulièrement net et significatif ; voici un biologiste dont les livres connaissent un énorme succès, or ses livres sont faits de deux choses. Ils contiennent tout d'abord des considérations scientifiques venant d'un spécialiste compétent et qui sait de quoi il parle. De telles considérations passent par-dessus la tête de la quasi-totalité des lecteurs qui ne possèdent pas le bagage scientifique nécessaire pour pouvoir les assimiler. Mais ces livres contiennent également toute une métaphysique d'une incroyable pauvreté, d'une platitude à faire rougir M. HOMAIS lui-même. Et c'est cette métaphysique d'une extraordinaire indigence qui sous-tend l'ensemble des spéculations scientifiques et qui en constitue en même temps la conclusion. Or, si de tels ouvrages sont des *best sellers*, c'est précisément à cause de cette métaphysique à la portée de tout esprit sous-critique et non pas à cause des considérations scientifiques véritables qu'on peut y lire. Mais ces platiitudes se trouvent consacrées, embellies, par un appareil physico-mathématique dont le profane croit qu'il leur confère une indubitable profondeur et une rigueur démonstrative. Dès lors, le lecteur moyen se trouvant en présence de lieux communs qui ne le dépaysent nullement croit que, par eux, il a également accès à des vérités qui les garantissent. Il s'imagine être devenu, lui aussi, un savant.

Nous nous trouvons là en présence d'une nouvelle forme d'intimidation intellectuelle qui fait de la science non l'instrument d'un savoir, mais la prothèse de l'ignorance et de la superficalité.

Les spéculations sur l'origine de la vie, fruit du pur hasard, se prolongent en se proposant de nous « faire assister » à la naissance graduelle des organismes vivants, des animaux et enfin de l'homme. D'où l'homme est-il né ? D'un animal, nous dit-on, né lui-même de la vie, née elle-même de la matière. Tout cela n'étant que le fruit du hasard. Voilà le nouveau message.

Et c'est ici que nous devons parler de l'évolutionnisme au risque de nous faire traiter d'abscurantiste. L'évolutionnisme veut se faire passer pour une théorie scientifique, en réalité il n'est qu'un récit édifiant. On oublie tout d'abord que beaucoup de biologistes¹ refusent cette hypothèse de travail en soulignant que l'évolutionniste se contente de raconter et d'extrapoler ; en outre, il faut bien reconnaître que, en ce domaine, toute vérifi-

¹ Cf. entre autres Louis BOUNOURE, *Déterminisme et Finalité*, Paris, 1957.

cation de l'hypothèse de départ par une expérimentation en laboratoire est impossible. Il faut rappeler ensuite que l'évolutionnisme a été le cheval de bataille de philosophies aussi différentes que le matérialisme, le spiritualisme, le positivisme et le mysticisme. Enfin il ne faut pas oublier que chaque évolutionniste possède son arbre généalogique personnel des espèces animales, nous ne nous trouvons pas en présence d'un arbre mais d'une véritable forêt.

Au fond l'évolutionnisme n'est que la forme pseudo-scientifique du totémisme. Lorsque des primitifs australiens prétendent : « Nous descendons du kangourou », on ne manque pas de dénoncer ce bel exemple de mentalité pré-logique qui fait du primitif un être imperméable à l'expérience, auquel manque le sens de l'impossible et pour qui n'importe quoi peut-être la cause de n'importe quoi. Mais, lorsque l'évolutionniste nous dit : « Nous descendons du singe » (ou du poisson), chacun est prêt à reconnaître là une théorie scientifique. L'homme moderne ne rougit pas de prétendre qu'il descend du singe mais se considérerait comme déshonoré de croire qu'il a été créé par Dieu.

Si cette théorie pseudo-scientifique le séduit, ce n'est nullement parce qu'il est convaincu par les « preuves » qu'elle présente, c'est parce qu'il a l'impression que l'évolutionnisme lui montre qu'il a dépassé son ancêtre, alors que la théologie judéo-chrétienne fait de lui un fils dépendant d'un Père créateur. L'homme est séduit par l'évolutionnisme et a mis l'évolutionnisme au point, parce qu'il veut être le roi de la création, pas un roi de droit divin, mais un roi se couronnant lui-même, tout comme Napoléon le jour de son sacre. C'est ce qu'il a cru faire en se choisissant ses ancêtres, en cherchant à repérer dans le temps paléontologique la genèse de ses structures anatomiques et intellectuelles.

Bref l'évolutionnisme consacre l'homme dans cette idée que, fruit de la simple nature, il est en définitive un être auto-créateur.

Cet être auto-créateur, fils de personne, s'attachera à se convaincre qu'il est en état de gestation et de refonte permanentes. Et cela de deux façons.

Tout d'abord il réfléchira sur lui en tant qu'être collectif et générique et se définira comme un être auto-créateur dans et par l'histoire. Comme le Phénix qui renaissait de ses cendres, il affirmera qu'il est un être en devenir qui se défait pour se refaire sans cesse. Dès lors, la Vérité cessera d'être une norme éternelle pour se voir définie comme une norme en devenir. L'homme se donne pour l'être qui crée la vérité, qui crée des valeurs, qui les renouvelle et les transforme en affirmant qu'il n'y a rien d'immuable écrit dans quelque ciel intelligible. Ainsi naissent le culte du mouvement pour le mouvement et celui du changement pour le changement.

Ensuite, il réfléchira sur lui-même en tant qu'individu et mettra en avant la fameuse notion de *créativité*. Ce terme, de formation récente, est devenu une véritable potion magique ; il tend à faire croire que tout homme est un génie mais un génie brimé que des méthodes nouvelles et libératrices vont permettre d'affranchir. Vous étiez un *Racine* doublé d'un *Rimbaud*, triplé d'un *Mallarmé* mais personne ne le savait, même pas vous-même, car on avait eu le grand tort de vous apprendre l'orthographe ! Vous étiez un *Newton* doublé d'un *Einstein*, mais vous ne vous en étiez jamais aperçu parce qu'on vous avait appris à compter ! Ainsi surgissent de tous les côtés des animateurs-agitateurs culturels, des « Centres », des méthodes, qui prétendent libérer et développer votre créativité, qui affirment pouvoir découvrir en vous un fabuleux trésor caché dont vous n'aviez aucune idée.

Or cette créativité est devenue le cache sexe du vide et du néant dont on affuble tous les sphinx sans secret. Grâce à elle on s'extasie sur l'enfant-créatif qui devient rapidement un roi, un tyran, un égocentrique narcissique en état d'auto-adoration permanente. Mais, paradoxalement mais significativement, le développement de cette créativité devient, entre les mains des professionnels qui l'exploitent, un moyen de coloniser l'enfant, de l'exploiter, de l'agresser en prétendant le libérer. C'est ainsi que l'on sombre dans la futilité puis dans la tyrannie².

Qu'en est-il finalement de cet être auto-créateur plongé dans ses contes édifiants sur la genèse de l'univers, celle de la vie ou celle de son espèce ? Cet être auto-créateur se sent très profondément frustré de ne se devoir qu'à lui-même et d'être obligé de tout tirer de soi. C'est pourquoi il surcompense la Transcendance qu'il a dénoncée et l'Eden perdu qu'il a nié, par des spéculations mythologiques sur sa venue sur la terre.

Telle est la fonction que remplissent aujourd'hui tous les récits sur les extra-terrestres, récits qui cherchent à prouver explicitement à l'homme qu'il est venu *d'ailleurs*. Tous ces récits ont pris une importance considérable et connaissent un très vif succès ; chaque jour paraissent des ouvrages d'archéologie-fiction, mais qui ne se donnent pas comme tels, selon lesquels on trouverait dans le Pérou précolombien, dans l'Egypte ancienne, etc..., des vestiges « indubitables » des pistes d'atterrissement pour des vaisseaux spatiaux venus d'autres planètes. En expliquant à l'homme qu'il est issu d'un être venu d'un autre univers on tente de répondre à la question qu'il ne cesse de se poser : *D'où venons-nous ?* Ainsi donc on ne veut pas entendre le récit biblique, mais on écoute religieusement et, croit-on, scientifiquement, les chro-

² La créativité est même récupérée par la publicité : « L'appareil photographique X développera votre créativité ». « Soyez créatif grâce aux pellicules en couleurs Y ».

niques martiennes. Aujourd'hui le martien est devenu le nouveau totem qui a remplacé le singe de Darwin.

Sur quoi débouche finalement cette auto-création de l'homme et du cosmos qui ne néglige pourtant pas de faire subrepticement appel à des éléments extérieurs ? Issue du hasard elle retourne au hasard ; le hasard est son *alpha* et son *oméga*. On sait que Nietzsche voulait donner à l'expression banale *par hasard* une exceptionnelle noblesse ; pour lui, en effet, il n'y a pas de but et l'on doit partir en guerre contre « les professeurs de but ». Il faut donc s'abandonner et se confier au hasard car lui seul est vraiment libérateur, le hasard est devenu le nouveau sauveur de l'humanité. C'est ainsi que l'on s'efforce de partir dans toutes les directions, d'éliminer tout choix, de foncer dans n'importe quel départ, de se livrer à tous les ludismes et à tous les essayismes, de bricoler tous les accouplements possibles, toutes les rencontres, toutes les liaisons. On se livre à des hasards que l'on qualifie de fertiles, on ne cherche plus à marcher sur un chemin conduisant quelque part, mais on se contente de tracer des « pistes ». C'est pourquoi le *happening* est devenu non seulement un spectacle mais aussi un mode de vie et une conception du monde ; on jette des coups de dés et on les multiplie, car on sait qu'aucun deux jamais n'abolira le hasard.

Telle est la raison pour laquelle l'annonce joyeuse de la Mort de Dieu a été suivie de celle de la Mort de l'Homme, il n'y a pas d'essence ni d'existence de l'homme, nous disent les anti-humanismes contemporains, l'homme n'est qu'une figure passagère dessinée provisoirement par des champs en expansion, champs qui constituent l'histoire du monde. De même on annoncera avec enthousiasme la mort de l'art, cet art que l'on dénonce comme une activité élitiste qu'une oociété de classes distingue de l'œuvre issue du simple travail. Mort de Dieu, Mort de l'Homme, Mort de l'Art, tous ces cris s'enflent pour se fondre finalement en un seul : *Vive la Mort !*³. Car notre siècle est, à la fois, le siècle dans lequel l'homme s'efforce de triompher de la mort grâce aux progrès de la médecine, voire de ceux de l'économie politique, et celui dans lequel il célèbre le triomphe de la mort⁴.

Nous retrouvons ainsi la conclusion du poème de BAUDELAIRE, *Le Voyage*, qui est non seulement un des plus beaux poèmes qui soit mais une des plus pathétiques descriptions de la condition humaine. Pour BAUDELAIRE,

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie.

³ On sait que c'était là le cri de guerre, à la fois, des légionnaires de Franco et celui des brigades anarchistes qui les combattaient.

⁴ Depuis trois ou quatre ans le nombre de livres qui paraissent sur la mort est considérable.

Mais l'homme qui part et repart toujours, court comme un fou, pour découvrir le port où il pourrait connaître enfin la paix qu'il désire en vain il parcourt tout l'espace terrestre,

*Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers.*

C'est pourquoi, finalement, l'homme fait appel à la Mort

*O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !*

Et l'homme cherche à plonger au fond du gouffre « Enfer ou Ciel qu'importe ? au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau ».

Nous ressemblons toujours à ces voyageurs ; si, comme eux, nous invoquons la Mort c'est parce que nous pensons inconsciemment qu'elle peut opérer une métamorphose de l'être que nous sommes. Ne faut-il pas que la chenille meure pour que naisse le papillon ? Depuis NIETZSCHE l'homme ne répète-t-il pas qu'il est un *pont*, un pont qui permettra de parvenir au Surhomme ou à quelque Mutant ? Telles sont les raisons pour lesquelles l'homme contemporain se lance à corps perdu, culturellement mais surtout politiquement, dans les conduites suicidaires dont il espère qu'elles hâteront cette fin de lui-même qui coïncidera avec le surgissement de quelque être nouveau tenu pour plus beau, plus exaltant pour la seule raison qu'il est inconnu. Si bien que le slogan publicitaire bien connu : « *Un goût étrange venu d'ailleurs* » est devenu une sorte de programme métaphysique : ouvrons-nous à tous les goûts étrangers venus d'ailleurs, dépaysons-nous, sortons de nous-mêmes, et pour cela détruisons d'abord, BAKOUNINE ne disait-il pas que « la joie de la destruction ne fait qu'un avec la joie de la création » ? Ainsi se multiplient les autels érigés en l'honneur des dieux noirs de la violence, il faut « déconstruire », affirme-t-on de tous côtés. L'homme d'aujourd'hui ressemble à un Samson que n'animerait plus une foi invincible et qui travaillerait avec excitation à faire couler sur lui le monde qu'il habite afin de pouvoir mourir sous les ruines de celui-ci, en attendant quelque nouvel architecte capable de construire un bâtiment nouveau avec les débris de l'ancien.

En définitive, l'évacuation de la notion de *création*, création à laquelle l'homme doit d'être lui-même, conduit à l'apologie de la destruction et de la mort. Au cri de triomphe « ô Mort, où est ta victoire ? » a succédé aujourd'hui le cri de lassitude de l'homme : « ô vie, où est ta signification ? » Pour avoir voulu devenir son propre dieu, l'homme ne voit plus, dans le miroir où il se contemple, que les ricanements d'un visage convulsé qui lui donnent le désir de faire surgir n'importe quoi qui puisse l'arracher à lui-même.

Dieu Créateur et Politique

par Paul WELLS

La plupart des hommes pensent qu'ils savent ce qu'est la politique : c'est leur affaire à eux, l'action de leur parti ou de leur classe sociale. Ils peuvent peut-être définir la politique, ou, du moins, justifier leur engagement personnel.

A l'homme, la terre et ce qu'elle renferme ; Dieu n'a rien à voir avec la politique de l'homme ! Il n'en manque pas, aujourd'hui, de convictions idéologiques, de rhétorique politique passionnée, d'argent offert sur l'autel de ce dieu connu, la politique, de sang qui coule pour la cause, de guerres où l'éclat des armes retentit dans le silence de Dieu. Si nous regardons du côté du libéralisme humaniste, du matérialisme dialectique, du pragmatisme, malgré l'opposition fondamentale qui les caractérise, ils ont en commun une conception de la politique qui nie (ou ne se réfère pas à) la transcendance.

Mais Dieu ? Si nos contemporains ont des certitudes quant aux vérités politiques, lequel d'entre eux ose parler avec autant de conviction au sujet de Dieu ? Le silence du *deus absconditus* des films de BERGMANN, l'angoisse des chansons de LENNON (« Dieu est un concept par lequel nous mesurons notre souffrance »), ou le « rien n'est Dieu parce que tout est Dieu » du panthéologisme moderne, tout témoigne de la confusion et de l'incertitude religieuses de l'homme moderne.

Ainsi l'homme se détourne de la recherche de la certitude *métaphysique* pour aller vers les certitudes *politiques* dont les vérités démontrées scientifiquement par la différentiation historique sont érigées en de nouveaux dogmes, normes de théorie et de praxis des adeptes.

S'il y a aujourd'hui silence et inconnaissance de Dieu, ce n'est que pour cette raison : Dieu est inconnu de celui qui se veut autonome, qui cherche à se libérer de la volonté de Dieu et rejette la souveraineté de Jésus-Christ. La politique autonome qui ne reconnaît pas que Jésus-Christ est « Roi des rois et Seigneur des seigneurs » est vouée à l'échec. Le gouvernement qui refuse de voir que « le royaume du monde est maintenant à notre Seigneur et à son Christ » (Apoc. 11 : 15) cherche à s'ériger en autorité finale au détriment de ses sujets et finalement risque d'être vic-

time de la puissance même qu'il prône, utilisée contre lui. Quand l'homme écarte Dieu, ses efforts de libérer le cosmos par la sacralisation du séculier ne sont pas plus efficaces que la croisade des enfants ne l'était pour libérer des Turcs les lieux saints.

Si la politique doit avoir un sens, si Dieu doit recevoir ce qui lui est dû, tout dualisme, théorique ou pratique, prétendant que la politique est le domaine des hommes ou que Dieu est trop saint pour s'en mêler, doit être exclu. Dieu est Seigneur de toute la vie et règne sur et dans la politique de l'homme. En ce qui concerne la politique, l'homme doit choisir quel Dieu il va suivre : l'Eternel ou une idole, Jésus ou Barabbas. Pour beaucoup l'engagement est déjà fait : « Supprime-le et relâche-nous Barabbas ». C'est là un choix politique,¹ et il faut que ceux qui sont serviteurs de Christ soient bien au clair quant à la raison et l'implication de leurs engagements politiques.

Notre tâche est ici d'éclairer le rapport entre la souveraineté du Dieu-Créateur dans sa création et le mandat donné à l'homme autorisant son activité politique. Si le mot « politique » présente d'emblée des problèmes de définition, nous le prenons dans son sens le plus large : il s'agit du développement, plus ou moins systématique, de la structure d'autorité reconnue à des niveaux différents (local, régional, supra-national) et dans des domaines différents (social, économique, etc...)².

Le passage biblique qui en parle le plus explicitement est sans doute Romains 13 : 1-7 ;³ en expliquant ce texte, nous nous proposons de développer trois thèses qui ressortent de l'argument de l'apôtre. *Premièrement*, le gouvernement existe dans le monde actuel à cause de l'institution divine. *Ensuite*, ce gouvernement, en tant que tel, existe pour être serviteur de Dieu. *Finalement* nous devons déterminer notre attitude à l'égard du gouvernement selon les deux premières considérations.

S'il existe « peu de paroles du Nouveau Testament dont on ait tant abusé »,⁴ nous ne pouvons pourtant éviter de voir ce qu'en enseigne Romains 13, sans faire de ce texte un prétexte pour soutenir le *statu quo*. Ceux qui y cherchent un argument pour justifier leur conservatisme politique oublient parfois que, par ce moyen, on rend légitime aussi bien le totalitarisme, la dictature et le régime militaire, que la démocratie libérale.⁵ Ainsi, caractériser ce passage de « conservateur », par contraste avec d'autres

¹ O. CULLMANN, « Dieu et César » dans *Etudes de Théologie Biblique*, Lausanne, 1968, p. 97 ss.

² B. GOUDZWAARD, *A Christian Political Option* (trad. angl. de *Grote Taak voor Kleine Mensen*), Toronto, 1972, ch. 1.

³ J. H. YODER, *The Politics of Jesus*, Grand Rapids, 1972, p. 195 ss., cherche à « décentraliser » l'enseignement du N.T. au sujet de l'autorité civile et nie que Rom. 13 est central. Ce refus est motivé par son aversion pour l'exégèse traditionnelle du passage, qu'il veut, à tout prix, éviter.

⁴ CULLMANN, op. cit., p. 101.

⁵ Cf. A. F. GEDRĀITIS, *Worship and Politics*, Toronto, 1972, p. 48.

textes du N.T., semble passer à côté de ce que l'apôtre veut enseigner pour trop insister sur sa motivation, celle-ci interprétée, bien sûr, à la lumière d'un engagement politique particulier.

I. LE GOUVERNEMENT EST INSTITUÉ PAR DIEU.

Cette idée ne manquera pas, bien entendu, de provoquer des réactions partisanes, tantôt de soulagement, tantôt de critique violente⁶. En pensant aux massacres de notre siècle, aux guerres fuites et agressives, cette proposition semble difficile à accepter, sinon complètement démodée. Là où la puissance a toujours raison, la puissance elle-même est sa propre justification ; la justice en devient la servante fidèle. La puissance n'a pas besoin de faire appel à Dieu pour trouver une raison d'être !

C'est pourtant bien là que le thème principal de l'apôtre a de la valeur, car pour lui *la puissance n'est jamais toute puissante* ; elle est bien plutôt *restreinte*, parce qu'elle est responsable devant Dieu.

En raison de la nouvelle création, déjà commencée en Christ et dont les résultats décrits dans Romains 12 sont si fructueux pour le renouveau des relations personnelles, on pourrait en conclure que la structure du monde présent serait de peu d'importance pour l'apôtre. D'ailleurs dans le chapitre 13 il parle d'un salut qui est « plus près » (v. 11) et du renouvellement qui s'approche. Le monde actuel ne serait donc qu'éphémère, qu'un état temporaire de choses qui sera vite périmé. Pour l'Eglise, le gouvernement actuel du monde est-il donc temporaire et sans intérêt ? Le chrétien devrait-il être indifférent à la politique ?

Non, car si le chrétien connaît la vie nouvelle qui appartient à l'éon à venir, s'il est libre pour servir Christ selon la volonté de Dieu (Romains 12 : 1-2) et s'il connaît l'espérance dans le corps de Christ, il n'est pas pour autant libéré de la nécessité d'être citoyen du monde présent⁷.

L'Evangile ne constitue pas non plus une nouvelle loi pour la société actuelle. Dans Romains 13 : 1-7 on cherche en vain un rapport entre l'eschatologie historico-rédemptive qui caractérise la pensée de Paul et son enseignement sur les autorités⁸. Malgré les tentatives de mettre ce passage sous un éclairage *christologique*

⁶ Quelquefois l'opposition cherche une base exégétique, cf. YODER, op. cit., pp. 193 ss.

⁷ Cf. à ce sujet les remarques d'A. NYGREN, *Commentary on Romans*, Philadelphia, 1972. 10. p. 427 ss.

⁸ H. RIDDERBOOS, *Paul* (trad. angl. de *Paulus*), Grand Rapids, 1975. p. 320 ss. Cf. E. KÄSEMAN, « Points Fondamentaux pour l'interprétation de Romains 13 » dans *Essais Exégétiques*, Lausanne 1972, pp. 26 ss., indique le caractère non-eschatologique de ce passage qui, dans la parénèse paulinienne, est plutôt un « corps étranger » ; c'est un morceau « qui se suffit à lui-même ».

gique,⁹ l'accent est plus précisément mis sur l'action providentielle de Dieu qui, en tant que Créateur, est souverain sur toutes ses œuvres.

Ceci ressort de Romains 13 : 1. L'exhortation générale : « *que tout homme soit soumis aux autorités supérieures* » s'explique quand on comprend que l'autorité existe par la volonté de Dieu. La source et la sanction de l'autorité se trouvent en Dieu lui-même qui est souverain sur ces puissance (*exousia*)¹⁰. L'apôtre ne parle pas de façon abstraite mais souligne à propos des autorités actuelles que « celles qui existent sont établies par Lui ». Ainsi Dieu maintient l'ordre dans sa création, même dans le contexte du péché et aussi à cause du péché même. Si les autorités peuvent être corrompues au point de nier la sagesse de Dieu en crucifiant le Seigneur (1 Cor. 2 : 7-8), Dieu ne prive pas le monde de cette grâce générale. Il agit, selon son désir de voir établir la justice sur la terre pour le bien de ses créatures.

Ceux qui exercent l'autorité dans une société au moyen des structures politiques le font, selon Paul, parce que leur fonction est d'exprimer ce qui est ordonné et maintenu par Dieu. Ces autorités qui gouvernent sont appelées « supérieures » mais non souveraines par rapport à ceux qui leur sont soumis, car leur puissance n'existe que par l'ordonnance de Dieu. Ce n'est pas dire que toutes les autorités utilisent leur mandat de façon conforme à l'intention de Dieu car, selon la liberté que Dieu accorde à l'homme, un gouvernement peut agir de façon injuste. Cette réflexion pourtant ne semble pas retenir l'attention de l'apôtre ; il pense moins à l'action de l'autorité en tant que gouvernement qu'à la soumission à Dieu qui s'exprime dans l'attitude du chrétien vis-à-vis de l'autorité. Si le rôle des gouvernements « n'est en rien modifié par l'avènement de l'Evangile et leur autorité n'en est ni renforcée ni affaiblie »¹¹, le chrétien doit promouvoir la paix dans toutes les relations de la vie, y compris la vie politique¹².

Dans Romains 13, Paul ne dit pas précisément si cette autorité appartient à l'ordre de la création ou non. Certains voient dans la structure de la création un ordre qui préfigure le gouvernement politique, tandis que pour d'autres l'autorité doit avant tout restreindre le péché dans un monde déchu ; par cette restriction Dieu maintient la vie, adoucit la malédiction et en-

⁹ En particulier par CULLMANN, *op. cit.*, et « La Royauté du Christ et l'Eglise dans le Nouveau Testament » dans *La Foi et le Culte dans l'Eglise Primitive*, Neuchâtel, 1963, pp. 27 ss.

¹⁰ *Exousia* (= gouvernement, au pluriel = « autorités »). Cf. FOERSTER, *TDNT*, II, p. 562.

¹¹ J. HÉRING, *Serviteurs de Dieu, Contribution à l'exégèse de Romains 13*, 3-4, in *RHPR*, 1950, n° 1, p. 33.

¹² Cette recherche de paix constitue le thème de Romains 12 et 13 selon N. SANDAY, A. HEADLAM, *Romans* (I.C.C.), p. 366.

trave l'extension de la corruption¹³. Ainsi l'apôtre Paul encourage les chrétiens à prier pour « *tous ceux qui détiennent l'autorité, afin que nous menions une vie calme et paisible en toute piété et dignité* » (I Tim. 2 : 2).

Ainsi discernons-nous le lien entre Dieu et l'activité politique des hommes. Loin de décourager une activité politique, le fait que l'exercice du gouvernement soit enraciné dans la volonté de Dieu lui accorde une autorité et une justification qui ne sont pas d'origine humaine. L'autorité du gouvernement ne vient pas, en premier lieu, du mandat électoral, mais de l'institution divine, et les « autorités supérieures » sont, elles aussi, sous l'autorité de Dieu¹⁴.

Pour dorer cette pilule paulinienne, dont nul ne peut douter qu'elle est difficile à avaler par l'homme moderne, on a parlé d'un fondement christologique de l'Etat. Que les puissances (*exousiai*) ont été enchaînées par la victoire du Christ explique l'attitude positive de Paul dans Romains 13. Ces mêmes puissances peuvent cependant se libérer de façon démoniaque ; l'autorité civile tombe alors sous leur influence et devient anti-Christ¹⁵. Sans revenir inutilement sur ces questions déjà discutées, l'institution divine du gouvernement ne constitue pas un domaine qui échapperait au règne de Jésus-Christ. Il n'existe pas d'antithèse entre l'autorité ordonnée par Dieu et le règne cosmique de Christ¹⁶. L'ordre du monde créé dépend de Dieu qui, en tant que Créateur, est également Rédempteur. Dans l'œuvre de rédemption il maintient l'ordre de ce monde. Si Christ est d'abord chef de l'Eglise, ayant la domination dans le domaine du salut, sa puissance s'étend à tout : « tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre » (Matth. 28 : 18). Cette autorité cosmique du Ressuscité dérive de l'œuvre de rédemption ; pour mener à bien l'œuvre de salut, Christ est donné à son Eglise comme celui qui est tout-puissant (cf. Eph. 1 : 22-23). Il n'y a aucune antithèse entre théocratie et christocratie, car en Christ, le Médiateur, Dieu exerce sa domination. Dans ce sens particulier le règne de Christ ne se limite pas étroitement à l'Eglise mais existe dans toute la vie de l'homme et dans le monde entier. Le gouvernement, lui aussi, est appelé à être serviteur du Christ. Le Messie oint comme Roi de Sion est Souverain : « Et maintenant, rois, soyez intelligents ; laissez-vous corriger, juges de la terre ! Servez le Seigneur avec crainte, exultez en tremblant — rendez hommage au fils... ». (Ps. 2 : 10-11).

¹³ Cf. D. BONHOEFFER, *Ethique*, Genève, 1969, p. 282 ; K. RUNIA, « The Biblical view of the State » in *I.R.B.*, n° 39, p. 2, et E. L. Hebdon TAYLOR, *A Christian Philosophy of Law, Politics and the State*, New Jersey, 1967, pp. 484 ss.

¹⁴ J. MURRAY, *Romans II*, Grand Rapids, 1965, p. 148.

¹⁵ Cf. CULLMANN, « A propos de l'interprétation des exousiai de Rom. 13. 1 par les « puissances célestes », op. cit., pp. 43 ss.

¹⁶ G. C. BERKOUWER, *The Providence of God*, Grand Rapids, 1962, pp. 104 ss. donne une discussion très complète à ce sujet.

2. LE GOUVERNEMENT COMME SERVITEUR DE DIEU.

Etant établi par Dieu, le gouvernement, selon l'apôtre, est au service de Dieu. C'est une pensée tout à fait étrangère à notre mentalité actuelle ; au 20^e siècle, nous concevons l'autorité soit de façon nationale, comme conservatrice de l'Etat, soit de façon idéologique, soit comme motivée par l'ambition de ceux qui gouvernent. Jamais, me semble-t-il, nous ne pensons aux autorités comme rendant service à Dieu !

Pourtant dans Romains 13 il est dit que les autorités établies par Dieu *sont servantes de Dieu*. Au verset 4, il est question à deux reprises du service (*diakonos*) rendu à Dieu. Le magistrat dans son domaine est ministre de Dieu. Un parallélisme exprime la nature de ce service : d'une part l'autorité encourage le bien, d'autre part elle est ministre de la colère de Dieu. Plus loin, dans le verset 6, ceux qui perçoivent les impôts sont appelés « ministres de Dieu » (*leitourgoi*). Le mot grec employé indique le caractère officiel et public de cette charge. Cette fonction va de pair avec le service dont parle le verset 4 ; pour l'apôtre, les impôts sont destinés sans doute à maintenir le bien et à restreindre le mal.

C'est en tant que « serviteur de Dieu » que l'autorité civile porte le glaive. Le glaive n'est ni symbole ni moyen d'intimidation psychologique, mais instrument de la punition. Non seulement le magistrat se trouve dans une position d'autorité, mais il doit aussi exercer son autorité au service de Dieu. Le glaive inspire également la crainte de la punition chez le malfaiteur. Cette crainte doit inhiber le mal, et devient réalité pour celui qui persiste à agir *in malem partem*¹⁷. L'autorité, dont le glaive est le symbole, s'affirme en jugeant les actions mauvaises du criminel. L'autorité a le droit de juger les infractions contre le bien public, sans pourtant porter atteinte à la liberté de conscience de l'individu. La police de la pensée n'existe pas pour l'apôtre !

Le fait que le magistrat prononce le jugement pourrait donner l'impression, du moins pour ceux qui voudraient le lire dans le texte, que l'apôtre soutient une version primitive de l'état policier. Cependant, il est important de saisir le rapport entre l'action du magistrat et la colère de Dieu. Le chrétien lui, ne peut pas exercer de représailles envers celui qui lui aurait fait du tort, ni le condamner. Il doit par contre rendre le bien à ses persécuteurs¹⁸. S'il est vrai que les saints jugeront le monde (1 Cor. 6 : 2),

¹⁷ Romains 13 presuppose que l'autorité séculière en dehors de la révélation spéciale (cf. Rom. 2 : 14 ss.) peut discerner le bien et ainsi rendre service à Dieu. W. D. DAVIES, *Paul and Rabbinic Judaism*, New York, 1967, p. 328, cf. C. H. DODD, *The Epistle to the Romans*, London, 1947, p. 204.

¹⁸ SANDAY and HEADLAM, loc. cit., CULLMANN, *Etudes de Théologie Biblique*, p. 102.

à l'époque actuelle ils sont appelés à exercer un amour inconditionnel. Le devoir du chrétien en tant qu'individu est autre que le devoir de l'Etat : « Ne rendez à personne le mal pour le mal... Ne vous vengez pas vous-mêmes » (Rom. 12 : 17-19). L'Etat, par contre, exerce la vengeance de Dieu sur celui qui fait le mal. Pourtant Paul reconnaît que l'éthique de l'Etat est différente de celle du chrétien en tant qu'individu qui se présente à Dieu comme un sacrifice vivant (Rom. 12 : 1). Les deux pourtant sont serviteurs de Dieu. L'autorité de l'Etat appartient à la colère de Dieu dirigée contre le péché dans le monde actuel. Ceci constitue l'*opus alienum* de Dieu qui montre, au moyen de ce serviteur, son déplaisir face à la révolte de l'homme. Le chrétien, dont la cité n'est pas de ce monde (Héb. 13 : 14), est appelé à faire le bien. Ce faisant, il n'a rien à craindre de la part du magistrat, et ne s'oppose pas non plus au pouvoir dont Dieu se sert pour manifester sa colère contre le péché du monde¹⁹.

L'Etat, donc, qu'il en soit conscient ou non, est serviteur de Dieu²⁰. Il est également au service des hommes. Quand l'autorité maintient, par l'exercice du glaive, une certaine justice dans la société, il en résulte le bien des hommes en général. Ainsi dans Romains 13 : 4 la fonction du magistrat est décrite de façon positive : il est « ministre de Dieu pour le bien » (v. 4a). Ce bien dont il est question est ce que Dieu envisage en ordonnant les autorités et en leur donnant de la puissance (vv. 1, 2)²¹. Le bien voulu par Dieu pour les hommes s'accomplit dans la pratique par l'œuvre du magistrat. C'est lui aussi (v. 3b) qui approuve ceux qui font le bien de sorte que des accusations portées à faux contre eux ne les menacent pas. Vu sous cet angle positif, le magistrat est le ministre de Dieu dans les structures d'autorité de l'Etat.

Pourtant, il est essentiel à l'exécution correcte de ce ministère, d'en reconnaître les limites. La tâche d'exercer l'autorité dans la société ne dépasse pas la fonction de juger le bien et le mal, afin de maintenir le bien. Autrement dit, la puissance de l'autorité ne dépasse pas, ou ne doit pas dépasser, ce que la justice prescrit. Comme le dit CALVIN : « ...ce n'est point pour eux qu'ils dominent, mais pour le bien et le profit du public ; et ils n'ont point reçu une puissance démesurée, mais elle est astreinte au profit des sujets »²². Puisque la justice et le bien voulu par Dieu constituent la norme de l'exercice de l'autorité, les autorités sont censées laisser vivre en paix ceux qui font le bien et les protéger contre les malfaiteurs²³.

¹⁹ NYGREN, *op. cit.*, p. 430.

²⁰ BONHOEFFER, *op. cit.*, p. 287 s.

²¹ Quand on refuse d'accepter que l'autorité dans la société soit établie par l'ordonnance de Dieu, le bien dont elle est ministre devient un problème, car le bien n'est plus le bien de Dieu pour nous. Cf. YODER, *op. cit.*, p. 200.

²² CALVIN, *Epître aux Romains*, Genève, 1960, p. 308.

²³ HERRING, *art. cit.*, p. 82.

3. LA SOUMISSION AUX AUTORITÉS.

Tout ce passage insiste sur l'importance pour le chrétien de vivre comme celui qui sait que les autorités établies sont de Dieu. Il n'y a pas d'exceptions à cette règle (Rom. 13 : 1), et si l'Eglise doit servir Dieu dans ce monde ce n'est pas en dehors des structures établies dans la société qu'elle le fera mais à l'intérieur de celles-ci. Le disciple du Christ, comme son maître, ne s'identifie pas au zélotisme anarchique, quoique quelquefois la tentation soit réelle²⁴.

En réalité, quand l'exhortation de Romains 13 est considérée dans le contexte de Romains 12 : 1-2, la soumission aux autorités se voit comme un aspect du culte spirituel que le chrétien rend à Dieu au nom de sa miséricorde envers l'Eglise²⁵. L'obéissance aux autorités a le caractère d'une action charismatique : « l'obéissance aux autorités terrestres est aussi considérée par Paul comme un élément du culte chrétien dans la profanité du monde... les chrétiens sont dirigés et qualifiés par la *Charis*, qui ne laisse aucun domaine de la terre et aucune relation interhumaine en dehors de sa revendication et de sa bénédiction »²⁶.

Cette obéissance, en termes pratiques, est une soumission (*hypotasso*, vv. 1, 5), qui exprime la reconnaissance parce que les autorités instituées par Dieu sont « supérieures »²⁷. Par cet acte de soumission qui respecte l'institution de Dieu, les autorités sont reconnues légitimes ; le chrétien atteste ainsi qu'il se considère comme étant sous leur juridiction. Ce n'est pas le pouvoir même des autorités qui inspire la soumission chez le chrétien, mais il agit selon la dictée de sa conscience. Ceci est clair dans Romains 13 : 5. La conscience, qui ne se libère qu'en faisant la volonté de Dieu, constitue une raison plus fondamentale pour la soumission que la crainte du jugement. La soumission est nécessaire non à cause de la puissance de l'autorité, mais parce qu'elle exprime ce qui est juste dans l'obéissance au Seigneur²⁸. La même pensée se retrouve dans I Pierre 2. 13-16 : « Soyez soumis à toute institution humaine à cause du Seigneur... car c'est la volonté de Dieu qu'en faisant le bien vous réduisez au silence l'ignorance des insensés. Comportez-vous en hommes libres... en serviteurs de Dieu ». Cette soumission aux autorités n'entraîne pas le chrétien dans une nouvelle servitude, mais le libère pour servir Dieu, seul maître de la conscience. Ainsi le chrétien se libère de la conformité au monde ; il n'y a plus de contrainte dans ses actions puis-

²⁴ Cf. O. CULLMANN, *Jésus et les Révolutionnaires de son Temps*, Lausanne, 1973, pp. 47 ss.

²⁵ RIDDERBOS, *op. cit.*, p. 321.

²⁶ KÄSEMANN, *op. cit.*, p. 28.

²⁷ Cf. DELLING, « *tasso* », T.D.N.T., VIII, p. 43.

²⁸ SANDAY et HEADLAM, *op. cit.*, p. 368, et DODD, *ad. loc.*

qu'il sert Dieu comme un enfant du monde à venir dans le monde actuel²⁹. Sa foi en Dieu implique une attitude politique qui n'est plus celle de l'approbation enthousiaste de l'Etat ou de l'opposition inconditionnelle. Bref, le chrétien est libre de la politisation qui voit dans les affaires de ce monde ou dans celles du parti la fin ultime de l'existence. Cette dépolarisation résiste également à l'indifférence piétiste qui satanise tout dans un monde immonde. Le monde est à Dieu, y compris les autorités appelées à être ses serviteurs. Se soumettre à l'Etat, c'est agir en liberté dans le service du Seigneur, selon la nouvelle obéissance de l'Evangile. D'autres ne sont pas libres de le faire car leur idéologie les empêche, mais pour l'apôtre, le chrétien a cette liberté même là où l'idéologie dominante de l'Etat doit lui déplaire.

Pour beaucoup d'entre nous payer des impôts paraît peu agréable. Cependant le chrétien est libre de le faire sans protester, car ce n'est que ce qui est dû à l'Etat (Rom. 13 : 6-7). L'attitude du chrétien se distingue par son respect des lois et son obéissance aux lois, et, par surcroît, il paie ses impôts ! Dans ce cas il semble que l'apôtre ne fait que suivre les paroles célèbres de Marc 12 : 17 : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». L'Etat est donc dans ses droits en demandant ce qui est nécessaire à son existence, même s'il s'agit de l'Etat païen romain. « L'Etat n'est rien d'absolu, il a cependant le droit de réclamer ce qui est nécessaire à son existence, mais pas davantage »³⁰. Ce « pas davantage », souligné avec raison par CULLMANN, indique que dans le domaine exécutif comme dans le domaine judiciaire l'Etat ne peut pas dépasser les limites fixées dans son institution divine. L'autorité ne peut pas demander ce qui appartient à Dieu. Si l'Etat ne demande que ce qui est légitime, le chrétien ne peut pas s'insurger contre l'autorité. Refuser de payer les impôts ou, ce qui est plus fréquent, y échapper par dissimulation, est un acte qui tombe sous la désapprobation de Paul dans Romains 13 : 2. La condamnation de cet acte est prononcée d'abord par le magistrat, et ensuite par Dieu.

Et la résistance ? Peut-il y avoir des *exceptions* au principe établi dans Romains 13 : 2 ? Très souvent a été proposée une corrélation entre une résistance possible et le rejet dans la pratique de l'Etat des mandats divins. L'apôtre ne vise pas ces questions car, d'une part, son épître n'est pas un traité de théologie morale, et d'autre part le moment historique n'était guère propice à une réflexion sur des questions qui n'ont de sens qu'à notre époque.

Peut-on, et doit-on, en tant que chrétien, résister au gouvernement totalitaire ? Peut-on accepter un système fiscal où en réalité

²⁹ NYGREN, op. cit., p. 431. Cf. KÄSEMAN, art. cit., p. 40 : « Laisser cette vie quotidienne telle qu'elle est donnée — et ce peut être sous le signe de la tyrannie ou de l'esclavage — c'est justement une action charismatique, la possibilité de la liberté chrétienne ».

³⁰ CULLMANN, *Etudes de théologie biblique*, p. 92.

le socialisme existe pour les riches et le capitalisme pour les pauvres, qui sont saignés à blanc ?³¹ Le chrétien doit-il s'identifier à la révolution avant, pendant ou après le coup d'Etat ?

Toutes ces questions, passionnantes pour nous, l'apôtre ne les considère pas. Le cas d'une révolution réussie ne lui vient pas à l'esprit. Certains le lui reprocheront, sans doute ; mais notre tâche n'est pas de regretter ce qui n'est pas dans la Bible mais d'appliquer ce qui s'y trouve. L'application des principes énoncés par l'apôtre, voilà notre responsabilité.

D'après Romains 13 il est évident que le chrétien ne donne son approbation inconditionnelle à aucun gouvernement et encore moins à un gouvernement qui réclame un pouvoir ultime. L'obéissance du chrétien n'est pas aveugle ; les chrétiens doivent s'opposer avec une patience et une résistance qui, me semble-t-il, ne doivent pas pourtant se traduire en actes de violence, à un gouvernement qui, dans son totalitarisme, se montre démoniaque en exigeant ce qui appartient à Dieu (Apoc. 13).

Dans une société démocratique, la possibilité du changement de gouvernement a été institutionnalisée. En tant qu'institution divine responsable devant Dieu, le gouvernement, dans une structure démocratique, n'est pas à l'abri de la critique, mais la critique et le changement deviennent un moyen de pousser l'autorité vers une fidèle conformité à la volonté de Dieu. Une attitude neutre ou indifférente trahit une apathie égoïste envers les structures d'autorité établies dans notre société. Ne pas saisir les occasions de critique ou de collaboration, c'est esquiver ses responsabilités envers l'autorité (démocratique) qui agit d'après son mandat populaire³².

Ceci dit, nous ne pouvons pas nous soustraire à la constatation que l'Etat, par l'abus de son mandat divin, peut devenir une Bête rapace. Il peut cesser de faire le bien, se déifier, violer sa vocation de serviteur de Dieu dans toute sorte de persécutions et d'injustices. Alors le chrétien cherchera à « obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5 : 29).

Dans Romains 13 la politique de l'homme ne peut pas être séparée de la politique de Dieu. Toute autorité dépend de lui et existe pour son service. Les chrétiens, appelés eux aussi à servir Dieu par un culte spirituel, poursuivent ce but dans le domaine de la politique. C'est pourquoi l'apôtre, dans Romains 13, ne s'occupe pas, en premier lieu, de la question de l'Etat tel quel, pour indiquer quel est le meilleur système de gouvernement ; il nous dit plutôt ce que devrait être notre attitude vis-à-vis de l'autorité.

³¹ En parlant des impôts CALVIN dit de l'Etat : « Toutefois il faut qu'il leur souienne que tout ce qu'ils reçoivent du peuple est comme un bien public, et non pas un instrument de dissolution et de leurs appétits désordonnés », op. cit., p. 309.

³² R. Mouw, *Political Evangelism*, Grand Rapids, p. 54 ss.

4. L'ÉGLISE ET LA POLITIQUE.

Dans Romains 13 l'apôtre établit le lien entre la souveraineté de Dieu dans sa création et l'action politique des hommes. Dieu ordonne l'autorité pour le bien des hommes en réfrénant le péché. Pourtant il est évident que la volonté de Dieu n'est pas simplement de maintenir et de préserver mais aussi de renouveler. Son règne s'exprime non seulement dans la Création mais aussi dans la Rédemption. L'œuvre de Dieu ne se limite pas au salut par la révélation du Fils incarné, mais son règne s'étend, au-delà du peuple du Christ, sur toutes choses. Dans l'accomplissement final du Royaume de Dieu, la création tout entière sera recréée en Christ. La souveraineté de Dieu, qui s'est manifestée dans la création avant la chute de l'homme et qui se manifestera de nouveau dans la recréation, ne se trouve pas entre parenthèses dans le monde actuel. Dieu est Souverain de droit, même si en fait le péché des hommes cherche à le nier.

En parlant de l'Eglise et de l'Etat il ne s'agit pas de décrire des réalités contradictoires, mais d'indiquer leur complémentarité. Dieu règne aussi bien sur l'Etat que sur l'Eglise. Le vrai service de Dieu ne s'accomplit pas uniquement au niveau spirituel de la vie de l'homme, mais révèle dans toute la vie le règne souverain de Dieu. La tâche du chrétien est de manifester la domination universelle du Christ, de laquelle ne peut-être exclu aucun aspect de la vie humaine. Le chrétien rencontre son Seigneur dans le culte du dimanche, mais aussi dans sa déclaration d'impôts !

Trop souvent et avec des conséquences désastreuses, l'Eglise s'est considérée comme le domaine d'une action de Dieu indépendante du monde et supérieure à lui, privilégiée par la grâce. Le monde naturel, autonome et auto-interprète, est *inférieur* à l'Eglise-Royaume de Dieu. La division du monde en deux domaines : la nature et la grâce, explique la domination de l'Eglise médiévale sur la société, y compris la politique. Mais elle s'exprime également dans notre culture, en sens inverse, où le séculier est compris comme radicalement anti-transcendant. Ce monde est devenu norme et fin en soi. Dépourvu d'influence dans la vie en général, où il n'est plus besoin d'une interprétation extérieure, le religieux n'est que secondaire.

Mais ce dernier état est pire que le premier, car l'autonomie humaine aboutit à de nouveaux absolutismes. Là où les Réformateurs avaient dit « toute la vie est religion » les nouveaux réformateurs, suivant ROUSSEAU, nous disent que toute la vie est politique. L'éducation, la culture, l'économie, le Droit et, bien sûr, l'Eglise, sont tous récupérés pour servir ce nouvel absolu. Ainsi la société est supprimée en faveur de l'Etat qui récupère tout pour le remodeler d'après ses buts politiques. Cette confusion de

l'aspect social avec l'aspect politique ne peut que mener à l'absolutisme politique. « Notre ordre social actuel est avant tout engagé à rendre relative l'indépendance des formes diverses de la société. Il remplace la co-ordination par la subordination »³³. Heureusement, il y a des forces qui s'opposent à ce mouvement général. Pensez en particulier aux romans d'ORWELL et de HUXLEY et plus récemment à ceux de KŒSTLER et de SOLJENITSYNE. L'art et la musique progressifs montrent un non-conformisme parallèle au conformisme général de la société. Pourtant, l'idolâtrie de l'individualisme irrationnel, de la liberté sans norme ni but, bref du nihilisme anarchique, qui existe quelquefois en réaction contre le totalitarisme, ne crée pas une véritable alternative pour l'homme moderne.

Dans le contexte de la croissance de l'absolutisme politique, le problème de l'Etat réside dans l'impossibilité d'établir l'équilibre entre la puissance et la justice. Par conséquent l'une est idolâtrée à l'exclusion de l'autre³⁴. Quand la puissance devient le critère ultime de gouvernement, l'autorité n'a plus de sens *légal*, car judiciairement elle est sans limite. La justice, par contre, ne peut pas substituer là où l'autorité manque dans l'administration publique. Sans l'autorité nécessaire à son exécution la justice n'est plus qu'une série de lois statutaires sans influence réelle dans l'ordre social.

L'apôtre Paul avait son mot à dire à ce sujet en Romains 13, où il rejette l'absolutisme politique qui prétend que le citoyen n'existe que pour le bien de l'Etat. Au contraire l'Etat existe pour le bien de l'individu à cause de l'exercice public de la justice³⁵. Ce principe indiqué par l'apôtre ne dépend nullement de l'idée de la souveraineté populaire, c'est-à-dire du gouvernement du peuple, par lui et pour lui. L'idéal démocratique humaniste tant loué dans notre société est en réalité une idole aux pieds d'argile (ou, quelquefois, d'argent!). En réalité, cet idéal cache un totalitarisme aussi menaçant que celui qui existe ailleurs car il n'établit rien de moins que la tyrannie de la majorité. Entre les mains de l'élite ce majoritisme aboutit à la manipulation du gouvernement par un système d'exploitation fondé sur l'élitisme de l'argent et de la publicité. On peut l'appeler le chemin de mort à la démocratie³⁶. L'écrivain américain, Gore VIDAL, n'exagère pas quand il dit, en parlant des élections présidentielles américaines : « Le système ne marche pas. Nos élections ne

³³ H. VAN RIESSEN, *The Society of the Future*, Philadelphie, s.d., p. 84.

³⁴ Ce n'est pas à dire qu'un équilibre entre la puissance et la justice (l'amour) est impossible, car la puissance est nécessairement démoniaque, comme le dit par exemple Brunner dans *Das Gebot und die Ordnungen*. H. Dooyeweerd dans *New Critique of Transcendental Thought*, v. III, pp. 402 ss., indique que Brunner arrive à cette position en ne pas faisant une distinction nécessaire entre le principe structuraire normatif de l'état et sa réalisation subjective dans l'ordre déchu du monde.

³⁵ B. ZYLSTRA, « The Bible, Justice and the State », *IRB*, no 55, p. 11 s.

³⁶ cf. GEDRAITIS, op. cit., p. 48.

constituent qu'une charade publique coûteuse où sont célébrés les propriétaires du pays »³⁷.

C'est là le problème de l'Etat : trouver une politique ouverte où l'autorité et la justice ne s'excluent pas. Mais l'Eglise connaît aussi des problèmes non moins considérables. Tout d'abord, il me semble que l'Eglise aujourd'hui a complètement faussé le vrai rapport entre la foi chrétienne et la politique. Elle opère toujours de façon médiévale (non-réformée par la Parole de Dieu) selon le schéma nature-grâce. Dans leur principe fondamental, le piétisme classique et les théologies radicales dites de la politique, de la violence, etc..., tombent dans le même dualisme. En acceptant la division nature-grâce, le premier essaie de s'écartier de la nature, tandis que le deuxième cherche à faire entrer l'Eglise dans la profanité même du monde pour y discerner une signification.

Entre ces options extrêmes, l'Eglise institutionnelle n'agit pas autrement. Face à l'expansion du pouvoir de l'Etat, l'Eglise s'est repliée sur des positions retranchées. C'est particulièrement le cas en France où l'Etat a largement dépassé les bornes de son domaine en devenant législateur de la vie de l'Eglise. Dans la pratique, l'Eglise a accepté la profanité de la vie politique. Ce faisant l'Eglise elle-même est devenue politisée dans un sens très spécial. Elle a accepté ce que dit l'Etat sur la politique plutôt que ce que Dieu dit à ce sujet. Autrement dit, en ne se soumettant pas à l'autorité de la Bible en ce qui concerne la politique, l'Eglise permet que, jusque dans son sein, la politique du monde domine la Parole de Dieu³⁸. Presque toujours l'Eglise s'est abandonnée à la sécularisation, en refusant de permettre que la Bible juge de la politique selon son autorité dans l'Eglise et sur ses membres.

Ayant accepté la profanité autonome de la politique et le rôle purement ecclésiastique de la foi, l'Eglise n'a d'autre possibilité que d'essayer de récupérer la situation en se mettant à la remorque des idéologies politiques post-chrétiennes ou par le colonialisme ecclésiastique. Cet impérialisme de l'Eglise, très à la mode chez les autorités de l'institution ecclésiastique, consiste à promulguer des déclarations qui cherchent, par des références grandiloquentes à la réconciliation en Christ, à insérer un je-ne-sais-quoi de religieux dans la situation. Cependant la synthèse entre la politique profane de l'Eglise (non normalisée par la Parole de Dieu) et la politique profane de l'Etat ne constituera jamais un acte de Dieu qui, dans de telles situations, est vraiment *absconditus*.

Le problème que nous avons essayé d'esquisser révèle que l'Eglise se trompe dans bien des cas aujourd'hui sur ce que doit

³⁷ dans *Time*, le 1^{er} mars 1976, p. 60.

³⁸ A ce sujet Je suis la pensée de S. U. ZUIDEMA, « Church and Politics », in *Communication and Confrontation*, Assen/Kampen, 1972.

être l'étendue de son influence politique dans le monde. Si ceci est vrai, c'est en partie parce qu'elle a accepté une conception de la politique qui est apostate et anti-biblique, mais aussi parce qu'elle n'a pas compris la profondeur du règne de Christ dans ce monde³⁹. On a oublié le premier principe du calvinisme, principe pleinement biblique, à savoir que Dieu est Souverain sur la totalité de l'existence créée et que sa Parole écrite est l'autorité pour toute la vie.

Cette souveraineté s'exprime tout d'abord dans la création où l'ordre de la réalité révèle la volonté de Dieu. Cet ordre ne peut pas avoir de sens pour celui qui essaie de le discerner sans référence à Dieu. L'Etat aussi, qui appartient à l'existence générale du monde selon la grâce commune de Dieu, mais qui est interprété le plus souvent de façon autonome, ne trouvera son sens profond que par la foi. En tant que communauté civile l'Etat peut exister sans référence à Dieu, sur le capital emprunté à la grâce commune. Cependant seule la soumission à la royauté du Christ peut faire de l'Etat une communauté où l'autorité est normée par la justice du service d'amour. L'antithèse entre la foi et l'apostasie existe au niveau de l'Etat aussi bien qu'au niveau de la foi personnelle. Pour cette raison, la lutte du chrétien pour la vérité de la Parole de Dieu se poursuit dans l'Eglise mais aussi en dehors d'elle. Cette vérité nous enseigne que l'alliance de Dieu en Christ est de portée universelle et s'étend à tous les ordres de l'existence. Au lieu de contribuer à l'étatisation de l'Eglise, le but du travail spirituel du chrétien dans la politique est de « royaumer » le pouvoir en soumission réelle au Christ.

Encore un exemple de l'impérialisme ecclésiastique : j'entends déjà cette objection ! Ce n'est nullement mon sentiment, car affirmer la supériorité de l'Eglise sur le monde est une chose, et accorder à Christ la suprématie qui lui est due en est une autre ; c'est prendre au sérieux le fait qu'il est le Roi des rois.

Nous ne proposons pas non plus que l'Etat devienne une Eglise, car l'Etat existe dans sa sphère et l'Eglise dans la sienne⁴⁰. S'il existe une co-ordination dans le règne du Christ, la subordination d'une sphère d'activité humaine à une autre conduirait à la confusion et entraverait le règne direct du Médiateur dans chaque sphère. L'Eglise n'est pas médiatrice de l'Etat, mais le Christ doit régner dans toute l'existence comme Médiateur sans intermédiaire. Dans chaque sphère de l'existence humaine que nous

³⁹ CALVIN, dans *l'Institution Chrétienne*, IV.20.2. dit que nous ne pouvons pas identifier le Royaume de Dieu et l'Etat, mais nous ne pouvons non plus considérer qu'ils existent en deux compartiments séparés.

⁴⁰ L'expression d'Abraham KUYPER « souvereiniteit in eigen kring » — « souveraineté dans sa propre sphère » — indique que les sphères de l'autorité humaine, par exemple la famille, l'Eglise, l'école, le commerce, ont leur propre autorité qui ne peut pas être usurpée par ceux qui ont autorité dans une autre sphère, par exemple par l'Etat. Cette thèse a été longuement développée par DOOGWEERD, op. cit. Cf. L. KALSBEEK, *Contours of a Christian Philosophy*, Toronto, 1975, ch. 10.

pourrions analyser il existe une autorité et une liberté qui lui sont propres et celles-ci ne doivent donc pas être sujettes à l'influence autoritaire d'autres sphères.

C'est évident, et c'était là l'avis d'Abraham KUYPER, que reconnaître l'autorité individuelle qui existe à l'intérieur des divers domaines sous la seule domination de Christ, constitue une négation de la souveraineté de l'Etat⁴¹. L'Etat pourtant exerce dans son propre domaine une autorité mise au service de la justice publique. C'est dans la volonté de Dieu et par la foi en Christ que cette autorité et cette justice trouvent leur vrai fondement et leur but. Sans cette foi, la politique sert l'autonomie apostate de l'homme déchu au moyen de l'idolâtrie de la puissance agressive ou de la justice injuste.

En Christ, l'intention de Dieu dans la création est réalisée. Ce qui est plus important encore, la nouvelle création nous rassemble dans la communion glorieuse en la présence de Jésus-Christ, notre Seigneur. Finalement, comme dit l'apôtre, il n'existe pas de motivation plus profonde pour nous pousser à le servir, dans la politique ou dans l'Eglise, dans la famille ou au travail, que la certitude de la miséricorde de Dieu manifestée en Lui. De cette miséricorde, l'Eglise est le témoin, afin que Christ soit reconnu Seigneur de tout et de tous.

« Ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni le présent ni l'avenir, ni les puissances, ni les forces des hauteurs ni celles des profondeurs ni aucune autre créature, RIEN ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur ». (Romains 8. 38 : 39).

Et si son amour est aussi vaste, c'est que son Règne l'est également !

⁴¹ Cf. VAN RIESSEN, op. cit., p. 75.

Bibliographie

Vittorio SUBILIA — « *Sola Scriptura* », *autorità della Bibbia e libero esame*. Claudiana, Turin 1975 (170 pp.).

On aura reconnu un des principes de la Réforme : « *Sola Scriptura* » ; en sous-titre : autorité de la Bible et libre examen. Or, l'ouvrage de SUBILIA contient en plus de cette question à la fois classique et fondamentale, historique et actuelle, un long développement (pp. 85 à 170) sur le « catholicisme » dans le Nouveau Testament, ou, si l'on préfère, le processus de « catholicisation » du Christianisme et les conséquences dogmatiques et œcuméniques des diverses approches de ce problème. Sans nier que ces deux problèmes soient liés intrinsèquement, on peut cependant penser que le titre de l'ouvrage les engloberait plus logiquement s'il était quelque chose comme : « *L'autorité de la Bible et* (c'est-à-dire « dans », « sur » et « à partir de ») *l'Eglise* ».

L'un et l'autre problème est traité d'ailleurs de la même manière. SUBILIA est un érudit, fort exactement documenté ; il s'aventure assez peu, il cite, il analyse ou synthétise, résume et compile. Il me fait penser au professeur de philosophie de mes « humanités » qui successivement et objectivement présentait à nos esprits prêts à croire et à admettre les différentes théories philosophiques qu'il étayait soigneusement pour ensuite les démolir systématiquement ; et nous nous demandions du professeur : et lui, que pense-t-il ?

Dans un premier chapitre, SUBILIA expose la doctrine de l'inspiration des Ecritures élaborées au 17^e s. par l'orthodoxie protestante. Le Protestantisme, dans son affirmation de l'autorité de la Bible, n'a pas su toujours échapper au danger du littéralisme, cause du divorce actuel entre la théologie et la science, l'Evangile et la pensée moderne. Le Protestantisme s'est figé en « un rabbinisme chrétien, lié à des textes du passé » et « la formule *Sola Scriptura* en vint à signifier, solitude, isolement de l'Ecriture » (p. 27).

Dans un second chapitre, SUBILIA montre comment, au fil de l'histoire, criticisme et fondamentalisme vont se développer en se repoussant. Mais, dit-il, la critique biblique n'est pas une invention moderne, elle est ancrée dans le Nouveau Testament lui-même et on la retrouve chez MARCION, plus tard chez LUTHER ou Sébastien CASTELLION avant d'en arriver à HEGEL, FEUERBACH, l'Ecole de la Formgeschichte, etc. Refuser a priori la critique serait signe d'insécurité inavouée (p. 41) ; la légitimité de la critique (elle-même essentiellement critiquable) est fondée, selon SUBILIA, sur la distance qui demeure toujours entre la Parole de Dieu et l'Ecriture Sainte, sur le fait que la Parole de Dieu se révèle « *sub contraria specie* » (p. 40) ; SUBILIA plaide alors pour une sorte de « *theologia crucis* » de l'Ecriture (p. 44) : il y a là quelques pages assez denses (40 à 57) comportant très peu de citations (bien qu'on reconnaîsse au passage les idées de LUTHER ou celles de K. BARTH) et où l'on pourrait découvrir une sorte de thèse propre à l'auteur.

Le problème du libre examen, qui fait l'objet du chapitre III est traité également sous forme d'exposé successif des positions catholique et protestante (avec, en plus, la position « humaniste ») sur la question : il s'agit des positions historiques (du 16^e au début du 20^e s.). La présentation de la situation confessionnelle actuelle qui termine ce « cours » n'apporte pas d'éléments

très nouveaux : la position catholique n'a pas bougé (mais il est vrai que dans son exposé « historique » *SUBILIA* est descendu jusqu'en 1973, date d'une déclaration de la Congrégation pour la doctrine de la foi sur l'inaffabilité du Magistère en matière d'interprétation de la Bible) ; la position « humaniste » ne s'est pas relevée du coup porté par la publication du *RÖMBERBRIEF* de K. BARTH et la position protestante, secouée par deux siècles de critique biblique subit les assauts du dialogue œcuménique à la recherche d'un consensus herméneutique.

Le quatrième chapitre, sur les germes du catholicisme dans le Nouveau Testament, constitue donc à lui seul un ouvrage fouillé où sont analysées en particulier les thèses suivantes du théologien catholique KÜNG : le Nouveau Testament est un complexe de thèses contradictoires (p. ex. le salut par la foi de Paul et le salut par les œuvres de Jacques) ; l'Eglise catholique va donc dans le sens du Nouveau Testament en cherchant à faire la synthèse des contraires. *SUBILIA* démontre alors que ces thèses sont plus brillantes que solides car « il n'est pas vrai que le catholicisme accepte en pratique, ni même en principe le *Sola Scriptura* » (p. 114). On n'en veut pour preuve que la théorie des deux sources de la Révélation, traditionnelle mais reprise par Vatican II. L'étude des textes du Concile de Trente (mis dans leur entier à la disposition des savants seulement depuis quelques années) par certains théologiens catholiques dont Edmond ORTIQUES (qui après cette étude se fit protestant !) montre que seuls deux Pères conciliaires ont soutenu à Trente la thèse du *Sola Scriptura*, la majorité l'ayant emporté en affirmant que la Révélation passait aussi et également par la tradition non écrite dont la Magistère était le garant. Dans tout ce chapitre, et dans l'ensemble de ce livre, V. *SUBILIA* apparaît bien comme l'un des meilleurs connaisseurs du catholicisme contemporain. A tout le moins la première partie de son livre (celle qui répond au titre) mériterait d'être mise à la disposition des lecteurs francophones comme un ouvrage de documentation sérieux sur une question qui n'a pas fini d'être débattue entre chrétiens : *l'autorité de la Bible*.

Jean BOULET.

Valdo VINAY — *Le Confessioni di fede dei Valdesi Riformaticon i documenti del dialogo fra la « prima » et la « seconda » Riforma* — Claudiana, Turin 1975 (210 pp.).

Il s'agit de la réunion en un volume de lettres pastorales et de textes symboliques datant de la période de rattachement du mouvement vaudois à la Réforme du 16^e siècle. De l'année 1530, tout d'abord, un échange de lettres (documents I à VI) entre les « barbes » Georges MOREL et Pierre MASSON, et OECOLAMPADE et Martin BUCER ; les barbes, ainsi appelait-on les ministres vaudois, interrogent OECOLAMPADE puis BUCER sur des sujets de discipline ecclésiastique et d'éthique après leur avoir décrit la vie et les coutumes de ce petit « peuple-Eglise » qu'étaient les Vaudois ; par exemple (p. 41) « Quand l'un de nous (les ministres devaient rester célibataires) succombe à un péché sexuel, il est expulsé de notre société, le ministère de la prédication lui est interdit et nous lui imposons de manger son pain à la sueur de son front (Gen. 3 : 19). Là-dessus également je demande instamment ton avis ». Et OECOLAMPADE répond que le célibat n'est qu'un don exceptionnel, qu'il y a une continence aussi dans le mariage, que le mariage n'empêcha pas les apôtres de Jésus-Christ d'être de bons ministres de la Parole et qu'il vaut mieux se marier que de brûler et qu'en conséquence... etc. (pp. 59 ss). Et, pèle-mêle, la foi en la Trinité, le canon des Ecritures, le baptême des petits enfants, le travail manuel imposé aux barbes, la justification par la foi, tout est exposé, confronté, à la recherche d'un accord de foi. Véritable dialogue œcuménique où chacun ne cherche pas à se justifier mais donne un avis ou demande conseil, les uns et les autres se référant unanimement à la seule norme de l'Ecriture.

Ce minutieux travail de discussion théologique et pastorale va aboutir à une déclaration commune de BUCER et du Barbe MOREL sur la justification

par la foi (1530-1531) et à la *Déclaration du Synode de Chanforan* (1532) (documents VII et VIII). Une marque insigne de communion est donnée en 1533 aux Vaudois par une lettre des Frères de Bohême et Moravie (doc. IX). Puis ce sont les *Confessions de Foi*, tout à fait calvinistes dans leur doctrine et jusque dans leur expression, de 1556, 1560, 1655, 1662 (cette dernière étant la refonte en italien de la précédente rédigée en français) (documents X à XIII).

Enfin, le Prof. V. VINAY a jugé bon d'ajouter le texte de l'*Acte du Synode de 1894 de l'Eglise Vaudoise*, qui veut clarifier, dit-il, certaines expressions des Confessions de Foi antérieures et qui, en fait, les édulcore dans le sens d'une spiritualisation et d'une moralisation de type libéral : la loi morale naturelle inscrite en l'homme atténue ce qu'on croyait pouvoir dire de la corruption du genre humain, la double nature du Christ est une chose mystérieuse sur laquelle il ne faut pas insister, le Baptême et la Cène sont des symboles. Décidément, la fin du 19^e s. n'a pas été pour la foi réformée une période féconde et le retour aux confessions de foi du 16^e s. dans leur solide simplicité, ou du moins l'intérêt qu'on leur porte, ne peut être qu'un signe de santé pour nos Eglises !

Jean BOULET.

Anonimo — *Storia delle persecuzioni e guerre contro il popolo chiamato valdese* — a cura di Enea Balmas, Claudiana, Turin 1975 (325 pp.).

Cette très belle réédition d'un ouvrage de première importance pour l'histoire du Valdisme contient, après une introduction historique due à E. Balmas, la version italienne intégrale puis la reproduction du texte original en français ancien de « *l'histoire des persécutions et guerres faites depuis l'an 1555 jusqu'en l'an 1561. Contre le peuple appelé Vaudois, qui est aux valées d'Agrongne, Luserne, S. Martin, La Perouse et autres du pays de Piemont* ». 17 illustrations hors texte, 2 cartes et une estampe ancienne en fac-simile achèvent de donner au lecteur le sentiment d'élaborer la documentation sur le sujet.

L'œuvre elle-même fut en son temps ce que nous appellerions aujourd'hui de l'histoire immédiate : la publication de cette *Histoire des persécutions* en 1562 est à elle seule toute une histoire ; en effet le Conseil de Genève qui finança voulut que cela ne se sût pas car il était alors en pourparlers avec le Duc de Savoie auquel les Genevois avaient soustrait le pays de Gex et d'autres terres sur la rive occidentale du Léman ; or, l'ouvrage, en racontant des événements encore tout chauds, constituait un appel implicite aux réformés de France à prendre les armes, à résister « jusqu'à la dernière goutte de leur sang, à remettre sus le pur service de Dieu, et combattre vaillamment pour la défense de la couronne et estat du Roy » (pp. 8 et 9 de l'original français reproduites p. 229).

Le martyrologue réformé est un genre de littérature religieuse qui en nos temps d'œcuménisme n'est guère prisé. Pourtant le petit peuple vaudois (« Il n'est point difficile au Seigneur de sauver en grand nombre de gens ou en petit » lit-on en exergue d'après 1 Sam. 14 : 6 et 2 Chr. 14 : 10) s'est forgé en ces temps lointains de persécutions une identité et une cohésion qui font aujourd'hui la force du Valdisme dans le dialogue œcuménique en terre italienne.

Jean BOULET.

Benedetto da MANTOVA, Marcantonio FLAMINIO — *Il Beneficio di Cristo — Introduzione e note a cura di Salvatore Caponetto* — Claudiana, Turin 1975 (124 pp.).

Le « très utile *Traité du Bénéfice de Jésus-Christ Crucifié pour les Chrétiens* » fut imprimé pour la première fois à Venise en 1543. Ce petit ouvrage anonyme, dont un unique exemplaire de l'édition princeps fut sauvé par miracle de la destruction ordonnée par l'Inquisition romaine, est réédité ici avec

une introduction et des notes dues à S. CAPONETTO, historien de la Réforme italienne et professeur à l'Université de Florence. Cet opuscule eut au 16^e s. un immense succès dans tous les milieux : de monastères bénédictins à la Cour des Médicis, des académies aux chaumières ; mais un an après sa parution il était dénoncé comme contaminé de peste « luthérienne, mélanchtonniene, bucérienne et calvinienne » et littéralement pourchassé. Une traduction française en fut faite en 1552 qu'il serait peut-être intéressant de rééditer.

Laissons de côté la question de l'auteur (il est à peu près admis par tous aujourd'hui qu'il y a deux auteurs B. FONTANINI, un bénédictin de Mantoue et M.A. FLAMINIO, un disciple de Valdès, le Réformateur espagnol) pour dégager l'intérêt et la portée du *Beneficio*. Le « bénéfice » de Christ, c'est sa grâce qui nous justifie indépendamment de nos œuvres, contrairement à ce que pensent « les âmes juïques » c'est-à-dire ceux qui se confient dans leurs propres œuvres. Ce thème va être développé à travers six chapitres de longueur inégale. Le cantique de reconnaissance, la certitude d'être entrés déjà dans le Royaume de Dieu, la joie de la paix intérieure retrouvée, l'amour pour le Christ crucifié et rédempteur se mêlent à une polémique incisive, ironique, ardente ; les citations des Pères de l'Eglise (notamment de S. Augustin) voisinent avec des interpolations d'œuvres de LUTHER, de CALVIN mais surtout de VALDÈS. Les idées ne sont donc pas originales mais le *Beneficio*, avec son style vif et coulant, va faire de l'austère doctrine réformée sur la Grâce une spiritualité de la Grâce dont va se nourrir la piété de très nombreux réformés.

Le « doux petit livre », (*dolce libriccino*) comme on l'appela, pourrait-il encore émouvoir nos coeurs ? Serions-nous encore sensibles à cette « très belle exhortation à devenir justes par Christ » (p. 46) : « Embrassons donc, frères bien-aimés, la justice de notre Jésus-Christ, faisons-la nôtre par le moyen de la foi, croyons fermement que nous sommes justes, non par nos œuvres mais par les mérites de Christ, et vivons joyeux et sûrs que la justice de Christ annule toutes nos injustices et nous fait bons et justes et saints devant Dieu. Et Dieu, quand il nous voit incorporés à son Fils par la foi, ne nous considère plus comme fils d'Adam mais comme ses fils et nous fait cohéritiers de toutes les richesses de son Fils légitime » ?

Jean BOULET.

Veuillez envoyer gratuitement, à titre d'information,
quelques numéros de

LA REVUE RÉFORMÉE

à M
adresse
.....	
de la part de Nom
adresse
.....	

Bulletin à envoyer 10, rue de Villars
78100 Saint-Germain-en-Laye (France)

LA REVUE RÉFORMÉE

Abonnements, envois de fonds et dons

Les abonnements **de solidarité** permettent d'assurer le service de la Revue :

- a) à **prix réduit**, aux pasteurs (ou assimilés) et aux étudiants;
- b) **gratuitement** aux bibliothèques d'hôpitaux, de sanas, de prisons, etc...;
- c) aux bibliothèques d'étudiants et de diverses Facultés, afin d'y faire connaître nos publications et en vue d'une raisonnable propagande.

Pour soutenir notre œuvre et faciliter nos publications, des **dons** peuvent être adressés soit par des coreligionnaires français qui désirent s'associer à notre travail, soit par des protestants étrangers qui, sans vouloir s'abonner à la *Revue Réformée*, sont cependant heureux de participer à notre effort.

FRANCE : Commandes : 10, rue de Villars, 78-Saint-Germain-en-Laye.

Abonnements, envois de fonds et dons : M. Jean MARCEL, 23, rue de Tourville, 78-Saint-Germain-en-Laye (Yvelines). C.C.P. Paris 7284.62.

Abonnement : 30.00 F. **Abonnement de solidarité** : 60 F ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : **prix réduit**, 20 F.

Abonnement jumelé avec Perspectives Réformées : 60 F.

ALLEMAGNE : Dr. L. COENEN, 56, Wuppertal, 2, Krautstrasse, 74. Postscheckkonto Köln 71336.

Abonnement D.M. 19.—; **Etudiants** : D.M. 14.—.

BELGIQUE : M. le pasteur P. A. dos S. MENDES, Place A.-Bastien, 2, 7000 Mons-Ghlin. Compte courant postal 270-0003550-14.

Abonnement : 220 francs belges. **Abonnement de solidarité** : 400 francs belges ou plus.

Pasteurs et étudiants : 150 francs belges.

ETATS-UNIS, CANADA : STECHERT-HAFNER Inc., 31 East 10th Street, New-York 3. N.Y. (U.S.A.).

Abonnement : \$ 7 — **Abonnement de solidarité** : \$ 15 ou plus

GRANDE-BRETAGNE : D^r David HANSON, Milverton Lodge, 3, Ottawa Place Chapel Allerton, Leeds LS7 4L G.

Abonnement : £ 3.00. **Student sub.** £ 2.00.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma. C.C. Postale 1/26922.

Abonnement : lires 3.500.

Pasteurs et assimilés, étudiants : lires : 2.400.

PAYS-BAS : Mme F.J.A. de ROO-PANCHAUD, « L'Abri », Hofakkers, 18, Zuidlaaren (Dr), Giro 604844.

Abonnement : Fl. 20.—. **Abonnement de solidarité** : Fl. 40.— ou plus.

Etudiants : **prix réduit** : Fl. 14.—.

PORTRUGAL : Rui Antonio RODRIGUES, Avenida D' Augusto da Silva Martins 17. Rossio ao sul do Tejo.

Abonnement : 150.— \$.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 80.— \$.

SUISSE : M. R. BURNIER, Beauséjour, 16, 1003, Lausanne. Compte postal : 10.6345.

Abonnement : 20 francs suisses. **Abonnement de solidarité** : 40 francs suisses ou plus.

Pasteurs et assimilés, étudiants : **prix réduit** : 15 francs suisses.

AUTRES PAYS : 35 F



PUBLICATIONS DISPONIBLES

1^e Au siège de *La Revue Réformée*, 10, rue de Villars, 78100 Saint-Germain-en-Laye, (France). C.C.P. Pierre MARCEL, 3456.23, Paris. 15 % de réduction, franco, pour commandes adressées au siège de la Revue

Alain PROST, <i>La Théorie générale des Cercles de Lois en Philosophie réformée</i> , Brève analyse de la Théorie générale de la nature créée, chez Herman DOOKWERD, Tirage Xerox. 198 p. franco Frs	40.-
Dans quel sens la Bible est-elle la Parole de Dieu ?	
Rapport de la commission biblique désignée par l'Episcopat Luthérien Suédois	12.-
<i>Ta Parole est la Vérité</i> , Conférences du Congrès de Théologie Evangélique de Paris 1968	15.-
Rudolf GROS, <i>Introduction à l'Evangile selon saint Marc</i> , Présentation de J.G.H. Hoffmann	10.-
Birger GERHARDSSON, <i>Mémoire et Manuscrits dans le Judaïsme rabbinique et le christianisme primitif</i>	10.-
Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619)	6.-
Jean CALVIN, <i>Sermons sur la Prophétie d'Esaié LIII, touchant la mort et passion du Christ</i> , 120 p.	15.-
Jean CALVIN : <i>La Nativité</i> :	
1. L'Annonce faite à Marie et à Joseph 2. Le Cantique de Marie 3. Le Cantique de Zacharie 4. La Naissance du Sauveur. Chaque	7.-
Les quatre fascicules ensemble	21.-
G. O. BRAKOWSKI, <i>Incertitude moderne et Foi chrétienne</i>	8.-
Théodore de BKEZ, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i> , Texte modernisé, Introduction, préface et notes de Michel Réveillaud	20.-
Herman DOOKWERD, <i>La nouvelle tâche d'une philosophie chrétienne</i>	12.-
John MURRAY, <i>Le Divorce</i>	12.-
Auguste LECKERF :	
<i>La Prière</i>	8.-
<i>Des moyens de la Grâce</i>	10.-
<i>Le Péché et la Grâce</i>	6.-
Pierre MARCEL :	
<i>La Confirmation doit-elle subsister? Théologie Réformée de la confirmation</i>	12.-
<i>Le Baptême, Sacrement de l'Alliance de Grâce</i>	25.-
<i>L'Actualité de la Prédication</i>	10.-
<i>Christ expliquant les Ecritures</i>	5.-
<i>L'Humilité d'après Calvin</i>	5.-

2 ^e A la Librairie Protestante, 140, Bd Saint-Germain, Paris, 6 ^e (Tarif Librairie)	
Pierre MARCEL :	
<i>A l'Ecole de Dieu</i> , Catéchisme réformé	12.-
<i>A l'Ecoute de Dieu</i> , Manuel de direction spirituelle	10.-
<i>La Confession de Foi des Eglises réformées en France</i> , ou <i>Confession de La Rochelle</i> . Format de poche, « Les Bergers et les Mages »	3.20
Jean CALVIN :	
<i>La vraie façon de réformer l'Eglise</i>	18.-
<i>Petit Traité de la Sainte Cène</i> , Adaptation en français moderne, « Les Bergers et les Mages »	4.50
<i>Institution de la Religion Chrétienne</i> , 4 volumes, « Labor et Fides », Tome I	42.-
Institution chrétienne Tome II	55.-
Tome III	89.-
Tome IV	110.-
<i>Commentaire sur le livre de la Genèse</i> , « Labor et Fides » relié	133.-
<i>Commentaire sur l'Evangile de Jean</i> , « Labor et Fides » relié	133.-
<i>Commentaire sur l'Epître aux Romains</i> , « Labor et Fides » relié	80.-
<i>Commentaires sur les Epîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens, Colossiens</i> , « Labor et Fides » relié	89.-